

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

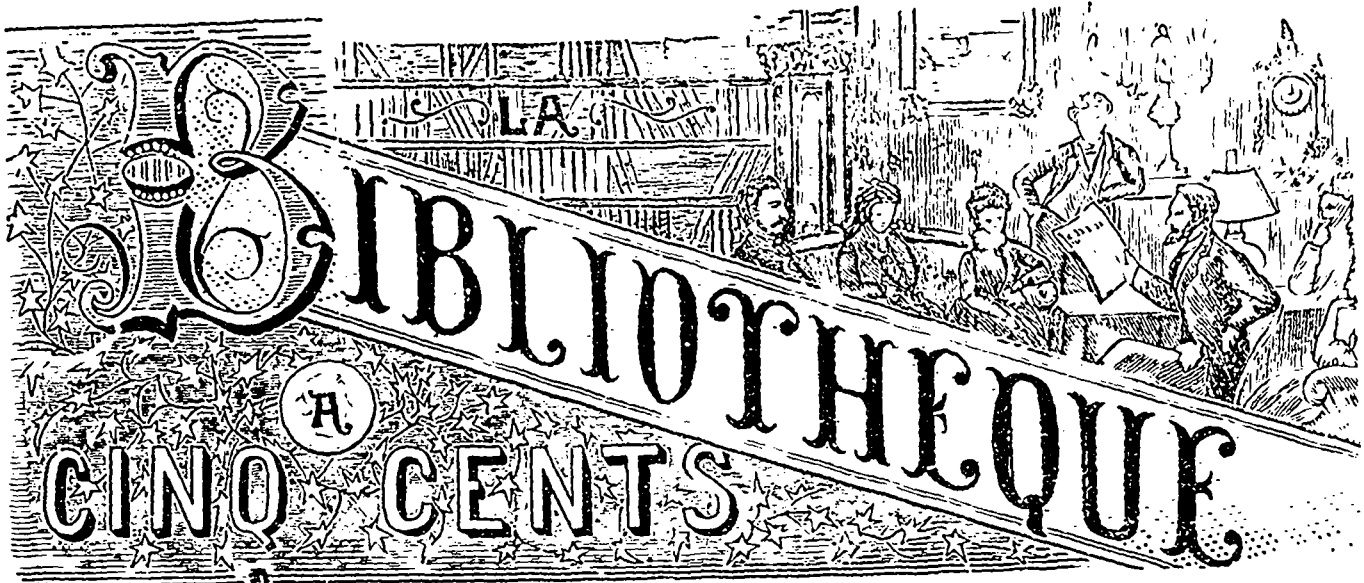
- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: / Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-------------------------------------|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | <input checked="" type="checkbox"/> | | |

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSETTE & CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 21 AVRIL 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 2

LES MILLIONS DU NABAB



Il roula rapidement sur la pente abrupte de la berge et disparut dans la Seine.

LES MILLIONS DU NABAB

(L'épisode qui précède a pour titre *Une évasion à la Guyane.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE PROMENADE EN MER

Dieppe est une petite ville propre, bien alignée, gaie à l'œil, qui a fait beaucoup parler d'elle depuis une quinzaine d'années, et qui ne s'attendait certainement pas à la réputation presque universelle que la mode a bien voulu lui faire.

Vers la fin de juillet, la ville de Dieppe était en fête, mais en fête un peu plus que d'habitude.

C'était l'époque des régates. De l'île de Wight et d'Angleterre étaient arrivés une dizaine de yachts.

Paris et Argenteuil avaient fourni, selon la coutume, leurs meilleurs canots et leurs plus fins voiliers.

Du Havre à Cherbourg, les ports de mer voisins avaient également envoyé toute leur flottille d'embarcations de plaisance.

Pendant la journée, on voyait glisser et se croiser sur la rade cette petite escadre de voiles blanches, évoluant avec une rapidité et une habileté sans pareilles, semblables à ces mouettes légères dont elles semblaient défier le vol audacieux.

La ville, pavoisée, animée, bruyante, regardait d'un œil effrayé ces frêles embarcations braver les assauts de la mer immense.

Cependant, avant de prendre la mer, quelques vieux pêcheurs avaient examiné le ciel et fait une grimace significative.

Il y avait sans doute de la bourrasque dans l'air. Mais une promenade est si vite faite ! Cet argent-là est sitôt gagné !

Ils avaient pris le large, ou plutôt ils avaient quitté le port, mais, prudemment, ils ne s'écartaient pas de la côte.

En effet, vers trois heures, avec une rapidité inouïe, le ciel se couvrit de nuages et la brise se mit à fraîchir.

Les barques les plus rapprochées s'empressèrent de regagner le port et y parvinrent en dépit du courant.

Au bout d'une heure, la rade était à peu près déserte.

La mer grossissait affreusement.

On n'apercevait plus dans le lointain que deux petites voiles, qui cinglaient également vers le port, dont elles s'étaient imprudemment écartées.

La mer mugissait de plus en plus. La brise se carabinait atrocement.

Toutes les lorgnettes en disponibilité étaient braquées vers ces points imperceptibles, autour desquels se déchainait l'ouragan.

Décidément, c'était bien une tempête.

Dans une de ces barques, une des plus petites qu'il y eût au Poët, se trouvait deux femmes et un matelot.

L'une des deux femmes avait trente-huit ans environ, l'autre était une adorable jeune fille de dix-sept ans au plus.

Elles étaient pâles et se tenaient la main dans une étreinte convulsive, immobiles, sans se dire un mot, cramponnées de l'autre main au bordage du canot.

Le matelot ne disait rien non plus. Il venait de prendre un troisième ris dans sa misaine, et, sous le hâle qui recouvrait son visage bronzé, il ne parvenait pas à cacher entièrement l'inquiétude croissante qui s'était emparé de lui.

Furieuse, écœurante, grondant des menaces terribles, la mer se ruait sur l'épave que ses lames impétueuses balançaient à travers les abîmes.

On ne distinguait rien à terre du drame qui se passait dans cette coquille de noix. A chaque instant, on la voyait paraître et disparaître, croyant que sa dernière heure était venue.

La seule chose qu'on aperçut, c'était un point noir sur l'horizon, cette petite voile tannée, qui se rétrécissait de plus en plus pour donner moins de prise au vent.

Derrière, plus loin encore, on en apercevait une autre. Celle-là était blanche.

Les plaisantins en riaient dans leur col cassé.

— C'est sans doute quelque canotier parisien qui est venu prendre un bouillon dans la Manche, disaient les uns.

— Eh bien ! riposta un bel esprit, s'il a déjà la manche, il ne tardera pas à remporter la veste entière.

C'est en effet très gai de voir la vie lutter contre la mort qui la poursuit.

Mais pendant que ces fins gouailleurs riaient, les éléments s'acharnaient après leur proie.

Le canot qu'on avait signalé, et sur lequel la seconde embarcation gagnait rapidement, avait tout à coup disparu. On ne distinguait plus sa misaine.

Les lorgnettes les plus avides interrogèrent anxieusement l'espace.

— Les malheureux sont perdus ! cria quelqu'un. Le mât vient de se casser ; tous les agrès ont été emportés par la mer.

En effet, on voyait surnager de loin la carcasse du canot, désemparé, jouet du vent et des flots, qui se la rejetaient l'un à l'autre.

Les fins plaisants de tout à l'heure ne riaient plus. Ils étaient livides.

Sur la plage, on n'avait presque plus d'yeux que pour cette barque inerte, avec laquelle jonglait la tempête cruelle.

On avait presque oublié la voile blanche, qui pendant ce temps avançait toujours et suivait sans dévier le chemin du port.

— Bien manœuvré ! avait murmuré pourtant quelques connaisseurs qui la suivaient du regard.

— Un rude, Mathurin ! se disaient les matelots en se poussant du coude.

Au même instant, la voile blanche passait au vent du canot. Maintenant un œil exercé pouvait reconnaître aisément que c'était un clipper. Sans doute il était venu de Paris pour prendre part aux régates.

On le vit distinctement virer, amener le peu de toile qu'il avait conservé, et lancer une amarre à la barque désemparée.

Réussit-il à l'accoster ? put-il prendre à son bord ceux que la mort avait déjà choisis ? On ne put pas s'en assurer à cause des vagues gigantesques qui se dressaient autour de lui.

Mais, au bout de quelques minutes, on y vit se hisser de nouveau la brigantine, et le clipper poursuivit sa route, laissant derrière lui le canot, au secours duquel il avait certainement essayé de courir.

Il s'avancait, penchant atrocement à la bande, sous l'impulsion du vent qui le fouettait par le travers.

Tantôt debout sur la crête des lames tumultueuses, tantôt disparaissant dans leurs humides ornières, il filait bravement, sans dévier d'une ligne, certainement guidé par une main robuste et expérimentée.

Bientôt il se rapprocha visiblement. Non seulement il avait pris tous ces ris, mais il avait même amené son foc et naviguait presque à sec de toile, ne laissant de prise au vent que juste ce qu'il fallait pour donner l'impulsion nécessaire à l'embarcation.

Malgré les lames qui déferlaient, la jetée était encombrée de matelots que ce spectacle intéressait encore bien autrement que les oisifs de la plage.

Aussi, quand ils virent le clipper rallier la côte et entrer dans le chenal, ce fut sur la jetée et sur le port un torrent de hurras et de bravos frénétiques.

Lorsque le bateau arriva à quai, il y eut autour de lui un ressemblément sympathique.

La mer était presque étale. Une demi-heure plus tard il n'aurait pas pu rentrer.

Du fond de cette embarcation sortit d'abord un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, blond, grand, fort, vêtu d'une épaisse vareuse bleue et d'une casquette bleue.

Il portait dans ses bras une jeune fille trempée, ruisselante, inanimée.

Il franchit à grand-peine le cercle de curieux qui se groupaient autour de lui, traversa le quai, et entra droit à l'*Hôtel de la Marine*.

Dorrière lui suivait un matelot, tenant également dans ses bras une femme d'un certain âge, dont les vêtements étaient littéralement collés au corps, et qui avait presque perdu connaissance.

Le marin était connu, car plusieurs voix le hélèrent au passage.

—Tiens ! c'est Jacquot.

—Eh bien ! et ton canot ?

—Tu n'es donc pas sorti aujourd'hui ?

—Tu l'as donc perdu, ton canot ?

Jacquot ne répondit pas. Il suivait, haletant, dégouttant de sueur et d'eau salée, le jeune homme qui l'avait devancé.

Il ontra bientôt sur ses pas à l'Hôtel de la Marine.

Le soir, voilà ce que l'on racontait à ce fameux Casino de Dieppe. On le tenait de la bouche même des victimes.

M^{me} de Vorcelles et sa fille Hélène, bien connues dans le monde élégant, avaient eu la fantaisie d'aller faire une promenade en mer et s'étaient adressées au pêcheur qui les conduisait d'habitude.

Elles avaient quitté le port par un temps admirable et naviguaient depuis une heure sur la rade, quand Hélène manifesta le désir d'aller plus loin.

Jacquot, le patron de la barque, voulut lui faire observer que l'horizon était un peu chargé, qu'il ne serait pas prudent de s'éloigner, mais la jeune fille jura qu'elle était lasse d'avoir toujours du beau temps, qu'elle serait ravie de voir une tempête, et déclara net au pêcheur que, s'il refusait de lui obéir, elle se passerait désormais de ses services.

Jacquot se résigna.

Sans doute il crut pouvoir se conformer aux ordres d'Hélène et ne courir aucun danger avant l'heure de la marée.

Donc ils gagnèrent le large et jouèrent en effet pendant deux heures des délices de la promenade.

Quand le vent fraîchit, ils étaient loin.

Jacquot eut beau virer de bord et regagner la côte, le vent et la mer augmentèrent de violence et le forcèrent par deux fois à prendre un ris. Or il était seul pour faire cette manœuvre ; il perdit du temps.

Hélène, qui avait accueilli d'abord avec un rire joyeux les premières vagues et les premières gouttes d'eau, perdit sa gaieté à mesure que la mer se dressa plus menaçante et l'inonda de son écume. Bientôt elle se rapprocha de sa mère et lui serra convulsivement la main.

Jamais la pauvre enfant n'avait vu de si près se déchaîner les éléments. Les hurlements du vent, la hauteur des vagues, les bonds désordonnés du canot, cette colère inconnue qui rugissait autour d'elle la terrifièrent.

Au bruit sinistre du mât qui craquait et se brisait enfin, elle répondit par un cri déchirant.

Elle ne vit pas même Jacquot courir à l'avant et couper avec son couteau les drisses et les haubans qui retenaient les débris du mât et de la misaine en lambeaux.

Elle ne le vit pas non plus border ses avirons et engager corps à corps la lutte avec l'ouragan.

Croyant sa dernière heure arrivée, elle se voila le visage de ses deux mains et attendit la mort.

Ce qui se passa ensuite, elle ne se le rappela pas parfaitement tout d'abord.

Blottie au fond de l'embarcation, sans mouvement, presque sans vie, il lui restait juste assez de force pour entendre les craquements sinistres du canot, et par un geste machinal elle fermait les yeux pour ne pas le voir s'engloutir.

Elle était mouillée jusqu'aux os, grelottante, glacée. Pourtant elle se souvint vaguement qu'on l'avait transportée d'un canot dans un autre, qu'on lui avait jeté sur les épaules un vêtement à peu près sec, et qu'elle s'était sentie emportée de nouveau dans un course désordonnée à travers le vent et la mer qui continuaient de gronder furieusement à son oreille.

C'était tout.

Quand elle ouvrit les yeux, elle était couchée dans un bon lit, enveloppée de serviettes brûlantes, que deux femmes faisaient chauffer devant un grand feu.

—Et ma mère ? demanda-t-elle.

On la rassura en lui disant que M^{me} de Vorcelles était dans une pièce voisine et qu'elle allait tout à fait bien.

—Mais comment suis-je ici ? demanda-t-elle encore.

La servante lui raconta alors qu'elle avait été portée jusque dans la chambre par un grand jeune homme blond, dont on lui donna le signalement approximatif.

—Et, ce jeune homme, où est-il ? demanda Hélène.

—Nous ne le savons pas.

—Mais comment se nomme-t-il ?

—Personne n'a pu nous le dire, mademoiselle ; il n'est pas d'ici, répondit la servante.

Les réponses insignifiantes qu'avait reçues Hélène n'étaient pas de nature à satisfaire sa légitime curiosité.

Elle se leva dès qu'on lui eut apporté les vêtements de rechange qu'elle avait envoyé chercher, et passa dans la chambre de sa mère.

La pauvre dame n'était guère plus que sa fille en état de combler la lacune qui s'était faite dans ses souvenirs.

Elle fit appeler Jacquot.

Ce Jacquot était un vieux marin endurci, qui avait fait pendant quinze ans le voyage de Ceylan ou du Brésil pour le compte des armateurs du Havre.

Aujourd'hui, il était marié, père de trois enfants, et n'avait absolument pour vivre que ses deux bras, sa barque et ses filets.

Après avoir déposé M^{me} de Vorcelles dans une chambre de l'hôtel, il avait avalé un grand verre de vin chaud, était allé chez lui en courant, puis, après avoir changé de vêtements des pieds à la tête, il était revenu prendre des nouvelles de ces dames.

Il attendait dans la cuisine, triste et soucieux. Qu'était devenu sa barque, son unique gagne-pain ? Sans doute elle avait été engloutie. Ce qui pouvait lui arriver de plus, c'était que la mer rejeta son canot à la côte. Mais où et dans quel état le trouverait-il ?

Dans tous les cas, c'était une perte immense, perte d'autant plus sensible qu'elle avait lieu en pleine saison d'été, au moment où la pêche et les promeneurs donnaient le plus.

Et sa femme et ses enfants !

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une servante vint l'avertir que ces dames le priaient de monter.

—Ah ! vous voilà, mon ami, dit Hélène en l'apercevant. Je suis heureuse de vous voir et de me convaincre par moi-même qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux.

—Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit le matelot en roulant son toquet entre ses doigts. Grâce à Dieu, le coffre n'a pas été attaqué, et si ce n'était mon pauvre canot...

—Que lui est-il donc arrivé ?

—Ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire, mademoiselle. Vous sentez bien qu'une mer comme celle à laquelle nous avons échappée aura joué avec mon bateau comme avec un bouchon. Elle l'a probablement coulé, mis en miettes.

—Ainsi ce n'est pas dans votre canot que nous sommes revenus à terre !

—Non, mademoiselle. Comment ! vous ne vous rappelez donc pas...

—Quoi donc ?

—Ce brave jeune homme ?...

—Quel jeune homme.

—Ah ! ma foi ! je ne le connais pas, mais c'est un rude gars ! dit Jacquot en hochant gravement la tête.

—Qu'a-t-il donc fait ?

—Ce qu'il a fait ? repartit vivement le pêcheur. Il a fait un miracle, tout simplement.

—Comment cela ?

—Avec un vent pareil, croiriez-vous qu'il a eu le toupet de faire un virage vent arrière pour nous accoster ?

—C'est donc bien beau ? demanda naïvement Hélène.

—Si c'est beau ! répéta le matelot ; mais, ma chère demoiselle, nous serions peut-être au tréfond de la mer, si ce brave

garçon avait pris le temps de courir des bordées pour nous porter secours, ain-i quo lui commandait la prudence.

—C'était donc ce qu'il devait faire ?

—Pour ne pas risquer sa peau, oui, mademoiselle.

—Ainsi il a risqué sa vie pour nous sauver ?

—Aussi vrai que je ne croyais guère revoir le Polet aujourd'hui.

—Voyons, reprit Hélène, expliquez-moi cela clairement, car, je ne vous le cache pas, je ne comprends pas très bien.

—Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, fit Jacquot. Nous avions perdu notre mât, notre misine, nous aurions même coulé si je n'avais pis eu le temps de couper et de jeter à la mer le mât, la toile, les drisses, les haubans et tout le bataclan.

—Bien, dit la jeune fille attentive.

—J'avais bordé les avirons et j'essayais de nager, mais je t'en fiche !... vo là que tout à coup j'aperçois à cent mètres de nous le clipper qui nous suivait et que je vous avais signalé déjà.

—Oui, je m'en souviens.

—Faut croire qu'il nous aperçut aussi, car il filait vent large et nous laissait à tribord. J'appelai de toutes mes forces, mais la mer faisait un tel vacarme qu'il ne m'entendait certainement pas.

—Tout d'un coup, le voilà qui donne un coup de barre à bâbord pour virer vent arrière et venir droit sur nous.

—Mon Dieu ! que je me dis, il est perdu.

—Pas du tout ! Je le vois qui arrive sur nous comme une flèche. En deux minutes, il nous avait atteints. Alors il lâche son pied de mât, amène sa brigantine et me lance un bout d'amarre auquel je me cramponne... fallait voir !

—D'un coup d'œil il avait tout deviné, le brave jeune homme !

—Passez-moi les dames, dit-il brièvement.

—Je vous prends, il vous enlève comme une plume ainsi que madame votre mère ; il vous place toutes deux dans l'hiloire, de chaque côté du puits de dérive, et vous enveloppe de son grand foc pour que vous ne soyez pas mouillées.

—Alors il tire son couteau de bord, qui était passé dans sa ceinture, coupe l'amarre qui retenait mon canot, hisse un morceau de sa brigantine, et nous voilà repartis.

—Cela s'était passé en moins de temps que je n'en ai mis à pousser un soupir, quand j'ai vu ma pauvre barque qui s'en allait à la dérive.

—Je regardai dans le clipper, ce jeune homme était seul. Personne pour l'aider ! Il tenait l'écoute d'une main et pesait du poids de son corps sur la barre afin de s'élever au vent, tout ça avec autant de sang-froid et de tranquillité que s'il avait été dans le bassin d'Argenteuil.

—Moi qui m'y connais en manœuvres et en matelots, je vous jure, mademoiselle, que j'étais réellement esbrouffé de cette audace et de cette présence d'esprit.

—Quand il eut regagné sur le vent la distance que nous lui avions fait perdre, il fit son virage vent debout, cette fois, et reprit l'allure au vent large qu'il suivait avant de nous accoster.

—Vingt minutes après, nous étions dans le port. Il était temps ! Une demi heure plus tard, la mer allait détalier, nous n'aurions pas pu rentrer."

Hélène et sa mère n'auraient guère compris les explications un peu techniques du matelot, si celui-ci n'avait eu soin de stimuler avec la main tous les mouvements du clipper qui les avait sauvées.

Ce qui résultait de plus clair de ces détails circonstanciés, c'est que ce jeune homme avait risqué sa vie pour elles.

—Mais ce jeune homme, quel est-il ? où est-il ? interrogea la jeune fille.

—Je n'en sais rien, mademoiselle ; je ne l'ai pas revu.

Il faut le retrouver, mon ami, dit vivement Mme de Vorcelles.

—Oh ! c'est facile, madame, répondit le pêcheur ; son clipper est encore à quai, je m'en suis assuré tout à l'heure.

—Eh bien ! je veux m'en assurer aussi, fit Hélène.

Elles se préparèrent à sortir.

—Quant à vous, mon ami, ne soyez pas inquiet, dit Mme de Vorcelles au vieux marin. C'est nous qui sommes cause de ce qui vous arrive ; notre générosité égalera pour le moins notre étourderie, et si demain votre barque n'est pas retrouvée...

—Je vous remercie, madame, interrompit Jacquot. Espérons que le désastre ne sera pas aussi grand que je le craignais.

Il accompagna ces dames sur le port jusqu'à la place où le clipper était amarré.

Hélène n'y vit personne, mais à l'arrière de l'embarcation elle lut ce nom gravé sur fond noir en lettres d'or :

"Espérance."

—Tiens ! c'est un joli nom ! s'écria-t-elle.

Puis avec un peu d'impatience :

—Mais le propriétaire de ce bateau, où est-il donc, demanda-t-elle pour la troisième fois.

—Je le saurai demain, mademoiselle, répondit le matelot. Tous ces messieurs de Paris se connaissent entre eux, et si je rencontre quelques canotiers...

—Bien, je compte sur vous, dit Hélène.

Et elle s'éloigna au bras de sa mère.

Le lendemain, Jacquot se présentait tout confus.

—Il n'y a pas eu moyen, mademoiselle, dit-il avec un peu de dépit. J'ai interrogé tous les voiliers parisiens, pas un d'eux ne connaît le propriétaire de l'Espérance : c'est un clipper tout neuf, que l'on a ramené d'Amérique il y a une quinzaine de jours seulement, et qui depuis cette époque stationne à Argenteuil, mais personne ne sait à qui il appartient.

—Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, fit Hélène, j'irai sur le quai et j'y attendrai l'arrivée de celui qui nous a sauvés ; c'est bien le moins que nous puissions faire...

—C'est inutile, mademoiselle, répondit Jacquot. Le clipper a quitté Dieppe. Les matelots du port l'ont vu appareiller ce matin au petit jour et se diriger vers le Havre.

Hélène baissa la tête.

—C'est égal, murmura-t-elle ; l'Espérance... je ne l'oublierai pas.

Cette aventure romanesque des dames de Vorcelles, le nom resté inconnu du sauveteur mystérieux furent la fable de Dieppe pendant deux jours au moins, ce qui est énorme quand on songe à toutes les frivolités qui se trouvent ordinairement réunies dans ce petit port de mer.

D'ailleurs la mère et la fille avaient été sauvées, Jacquot avait été amplement dédommagé par elles, le jeune homme blond n'avait pas reparu, l'incident n'offrait plus rien d'assez dramatique.

Et puis, quelle histoire tragique ou grotesque pouvait accaparer plus longtemps la curiosité publique, en présence de cette nouvelle apportée de Paris par des gens bien informés :

"Le prince Cachemire va venir !"

Ces mots produisirent un effet magique.

Ils se répandirent avec la rapidité de l'étincelle électrique dans tous les hôtels, dans toutes les villes, dans le moindre appartement bourgeois.

Le soir, au Casino, hommes et femmes ne s'abordaient plus qu'en se disant :

—Vous savez que le prince Cachemire va arriver.

On ne s'inquiétait plus de la santé de son voisin, on ne cherchait plus à savoir quelle cantatrice devait figurer au prochain concert, on ne s'informait même pas du nom du joli petit crevé qui avait conduit le dernier cotillon.

A peine deux personnes qui se croisaient sur la plage prenaient-elles le temps d'échanger un salut, un sourire ou une poignée de main. De leur deux bouches s'échappait cette phrase stéréotypée :

—Vous savez ? le prince Cachemire va venir ici.

Ça et là on aurait peut-être bien rencontré quelques ignorants qui ne savaient pas ce que c'était que le prince Cachemire ; mais à voir la respectueuse déférence et le ton important avec lesquels les autres parlaient de ce personnage, ils n'auraient jamais osé confesser leur ignorance.

Ceux-là n'affirmaient point, ils interrogeaient et disaient.

— C'est donc bien vrai ? le prince Cachemire va venir ici ?

Et, dans leurs yeux étonnés, on lisait un désir excessif de connaître celui qui méritait en révolution cette fine fleur de blasés généralement si difficiles à émouvoir.

Cependant une dizaine de naïfs eurent le courage peu commun d'avouer qu'ils n'avaient jamais vu ni entendu parler de cet étranger, et de demander des renseignements sur son compte.

C'était bien là-dessus que comptaient les bavards et les oisifs.

Aussitôt, sur la plage, dans les salons du Casino, au café, s'organisèrent de véritables conférences. Un cercle épais se pressa autour de ceux qui avaient pris la parole, et tous les racontars vrais ou faux, logiques ou absurdes, circulèrent sur le compte de ce personnage.

Le prince avait paru pour la première fois à Paris dans le commencement du mois de novembre dernier.

Sa renommée l'avait déjà précédé. Il n'était bruit à Marseille, où il avait débarqué, et à Lyon, où il avait séjourné quelques jours, que de sa magnificence et de ses libéralités.

Tres peu de personnes connaissaient son véritable nom, mais on l'avait vu et rencontré si souvent enveloppé de cachemires splendides, que, faute de pouvoir l'appeler par son nom, on l'avait baptisé tour à tour "le Nabab" ou "le prince Cachemire"; et, comme ce dernier surnom était plus euphonique, c'était celui qu'on employait de préférence.

Il arrivait, disait-on, de cette partie de l'Hindoustan qui confine le Sindhi, le Bélouchistan et le Kaboul. Il avait pris la voie de terre pour venir visiter la France, avait traversé l'Afghay, la Perse, la Turquie, et s'était embarqué à Alexandrie pour passer en France.

Il était certainement originaire de ces contrées, à en juger par ses cheveux noirs, sa longue barbe soyeuse et son teint bronzé.

Il devait même appartenir à une peuplade encore libre ou insoumise, car sous le turban qui lui couvrait le haut du front on apercevait un tatouage semblable à celui qu'il portait sur les joues et sur le menton.

Ce tatouage, d'une couleur uniforme, tirant sur le bleu, affectait la courbe d'une roue, dont les jointes, très clairsemées au moyeu, allaient en s'élargissant vers le bandeau.

Il avait les traits parfaitement réguliers, un visage ovale, un nez cocasien, une bouche pleine, des lèvres rubicondes, de grands yeux noirs voilés par de longs cils recourbés.

Sa peau n'était ni blanche ni noire, elle était d'un jaune roux, cuivré et comme brûlée par un soleil torride. On n'en voyait, du reste, que ce que son costume oriental laissait à découvert, le visage et les mains.

Il ne paraissait pas âgé de plus de quarante-deux ou trois ans. Pas un fil d'argent ne tranchait sur le jais de sa barbe opulente.

C'était un homme bien conservé, grand, robuste, dont on devinait la musculaire puissance sous les habits flottants qui l'enveloppaient.

Il avait dédaigné le costume européen pour conserver celui beaucoup plus riche et aussi infiniment plus original du pays où il était né.

Combien de temps devait-il rester à Paris ? Il ne l'avait dit à personne et ne le savait peut-être pas lui-même.

Il habitait place Vendôme, un appartement situé au premier étage, qu'il avait fait meubler à la hâte de tout ce qu'il avait trouvé de plus beau, et dont on disait des merveilles.

Il y avait surtout un salon tendu d'étoffes que lui-même avait rapportées et qui, disait-on toujours, était d'une richesse inconnue jusqu'à ce jour.

Ses écuries étaient magnifiques.

Le lendemain de son arrivée à Paris, il s'était rendu chez tous les marchands de chevaux eurenom, et avait écrémé les dix plus belles bêtes qu'on lui eût montrées.

En fait de voitures, il ne possédait que des calèches ou des

victorias. Jamais on ne l'avait vu conduire lui-même ses attelages ou s'emprisonner dans un coupé.

Il n'avait pas de chevaux de selle, ou plutôt il n'en avait qu'un. C'était un de ces arabes pur-sang, haut de taille et d'encolure, comme on n'en rencontre plus guère que parmi les peuplades nomades qui campent entre la Perse et l'Égypte.

Cette race de chevaux ne ressemble en rien à ces bidets étiques dont le nord de l'Afrique fourmille, et avec lesquels on monte aujourd'hui les régiments de cavalerie légère.

Stheli, c'était le nom de l'étalon du nabab, était un cheval rose, sans une tache, sans un défaut, dont la longue crinière et la queue blanche ondoyaient gracieusement au moindre mouvement de l'animal.

A ceux qui se récriaient et prétendaient n'avoir jamais vu de cheval rose, on pourrait faire cette concession que Stheli était blanc de poil ; mais ce poil était si luisant, si fin, si satiné que l'on voyait au travers les reflets roses de la peau, et que, littéralement, l'étalon n'était pas blanc mais rose.

Le prince Cachemire l'avait ramené à grands frais, et avait poussé même la minutie jusqu'à attacher à son service l'Arabe qui avait pris soin de Stheli depuis sa naissance.

Nul autre domestique que Mohammed ne pensait l'étalon, et Mohammed n'avait pas autre chose à faire dans la maison de son maître.

Quand le nabab ne sortait pas à cheval, Mohammed prenait Stheli par la bride, et à pied, mais toujours au trot, il lui faisait faire une promenade de deux heures.

Quand ils revenaient à l'écurie, ni le cheval ni l'Arabe n'avaient un poil mouillé.

Stheli était une bête incomparable. L'administration des haras en avait offert cent mille francs.

Le prince avait répondu que s'il avait eu deux animaux semblables il se serait fait un plaisir d'en donner un à l'administration, mais que, comme il n'avait que celui-là, il le gardait.

Quelques amateurs passionnés, parmi les Anglais surtout, voulurent enchérir sur ce prix déjà fort honnête, et proposèrent jusqu'à trois cent mille francs de l'étalon.

A ceux-là, on se contenta de répondre que Stheli n'était pas à vendre à aucun prix.

Le nabab était le seul qui le montât. S'il ne le faisait pas tous les jours, c'est que la sotte curiosité des Parisiens le poursuivait dans les rues, aux Champs-Élysées et jusqu'au bois de Boulogne.

Le prince n'avait du reste rapporté de l'Inde que ces deux choses : le costume et le cheval.

Pour tout le reste, il paraissait s'accommoder parfaitement des coutumes européennes.

Outre l'indien, il parlait un peu l'anglais. Mais ce qui avait le plus frappé les rares privilégiés qui l'avaient approché, il s'exprimait en français avec une aisance parfaite et presque sans aucun accent.

Ceux qui avaient été admis à l'insigne faveur de l'entretenir prétendaient même que le nabab connaissait à fond la langue française, qu'il en avait lu les meilleurs auteurs, et qu'il était plus instruit pour un Indien que ne le sont la plupart des Français sur leur langue et l'histoire de leur pays. Cette facilité d'élocution du prince Cachemire continua à lui créer en peu de temps de magnifiques relations.

Toutes les curiosités se le disputèrent.

Il y répondit avec une grâce nonpareille, au fond de laquelle perçait cependant un sourire bizarre, dont il aurait été bien difficiles de traduire l'expression exacte.

A quelle religion appartenait-il ? On l'ignorait encore.

On avait remarqué qu'il buvait de tous les vins de France, mais avec une excessive sobriété. De tous les mets qu'on lui servait dans les dîners de gala, il ne goûtait que deux ou trois, les plus simples et les moins recherchés.

Il en était de même chez lui, prétendait-on.

Dans les repas fastueux qu'il rendait à ses invités, il mangeait à peine et ne s'occupait guère que de désigner du reste, à

ses domestiques, ceux des convives dont l'assiette ou le verre était vide.

Le vin de champagne était le seul dont on lui eût vu boire coup sur coup deux ou trois verres.

Pas une fois il n'était sorti du calme qui lui était habituel. Jamais un excès quelconque n'avait fait perdre à son regard ou à son visage cette sérénité souriante et inaltérable qui en était la véritable expression.

Ses domestiques, largement payés, obéissaient pour ainsi dire au doigt et à l'œil.

Pas une fois on n'avait entendu le prince leur faire une observation à haute voix.

Comme livrée pour sa maison, il avait adopté la mode anglaise. Il avait choisi le noir, depuis le bas de soie et la culotte jusqu'à l'habit.

La cravate était blanche, les cheveux poudrés.

Lorsque le nabab recevait ou donnait à dîner, ses laquais, irréprochablement tenus, ne le quittaient pas des yeux. Il lui suffisait de faire un geste pour être compris.

S'il était mécontent d'un domestique, il ne lui adressait aucun reproche; il lui mettait de l'argent dans la main et le congédiait.

Il était aidé, dans l'administration de sa maison, par un Français qui certainement faisait partie de sa suite, car il avait débarqué avec le prince à Marseille.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, au visage bronzé, aux cheveux et aux favoris noirs, épais, taillé en hercule, également et toujours vêtu de noir et cravaté de blanc, qui paraissait posséder toute sa confiance.

Cet homme se nommait Berger.

C'était à lui, lui seul, que le nabab donnait des ordres verbaux.

A aucun autre domestique, il n'adressait la parole.

Mohammed faisait exception; mais Mohammed était chargé de Stheli, et le prince Cachemire tenait beaucoup à son cheval.

C'était Berger qui formulait et adressait les invitations, qui payait les fournisseurs, les gens de service; c'était Berger qui accompagnait son maître quand celui-ci s'absentait pour deux ou trois jours seulement,—ce qui lui arrivait bien souvent; car le nabab aimait passionnément la chasse.

Dans ce cas, c'était Berger qui soignait et nettoyait les armes, qui les chargeait et les passait au prince.

Quand il s'agissait d'une chasse à courre, le nabab, toujours sur Stheli l'infatigable, prenait invariablement la tête et arrivait le premier à l'hallali.

S'il faisait partie d'une battue au sanglier, au cerf, au chevreuil, au lièvre même, il tirait rarement, mais tirait pour ainsi dire à coup sûr.

Parfois, dédaignant ce menu gibier, lui qui sans doute avait chassé le lion, le tigre, la panthère et l'éléphant, il faisait signe à Berger de tirer pour lui.

Tel maître, tel valet.

Berger jetait son coup sans se donner jamais la peine d'ajuster, et il était rare que la bête ne restât pas sur la place. Sinon, elle allait mourir à quelques pas de là, sans qu'il prit la peine d'aller la ramasser, et les courants en faisaient gorge chaude.

Evidemment, Berger était quelque peu blasé, lui aussi, sur ces jeux d'enfant.

L'adresse du prince Cachemire et de son factotum était devenue proverbiale.

Un jour, croyant sans doute embarrasser le prince, on le conduisit au bois de Boulogne et on le fit entrer au tir aux pigeons.

Le prince examina les armes qu'on lui présentait et les repoussa dédaigneusement.

On s'imagina qu'il reculait devant l'épreuve, on le plaisanta.

Il offrit de parier qu'il tuerait un pigeon par coup, jusqu'à concurrence de cent coups de fusil, et que Berger en tuerait au moins quatre-vingts.

Il ne stipula qu'une condition, c'est qu'il apporterait ses armes et que Berger les chargerait.

Le pari fut tenu. L'enjeu était seulement de 2,000 louis. Le lendemain, le prince et son factotum étaient exacts au rendez-vous.

Le nabab abattit successivement cent pigeons en cinquante coups doubles.

Quant à Berger, il tua également ses cent pigeons en cent coups, mais il ne fit que trente-huit doublés.

Le comte de D... qui avait tenu le pari et l'avait jugé impossible, voulut payer séance tenante: mais le prince Cachemire le pria de vouloir bien distribuer en son nom cette somme aux pauvres de Paris,—ce qui fut fait le jour même.

Le nabab passait, du reste, pour être bienfaisant et généreux.

On sait que tous les gens riches, français ou étrangers, chrétiens ou païens, protestants ou musulmans, sont assaillis perpétuellement de demandes et de suppliques.

La réputation de prodigalité du nabab n'était pas faite pour le mettre à l'abri de cette avalanche.

Il avait l'habitude, tous les matins, de lire lui-même ces lettres, plus souvent tristes que rejoissantes, mais dont quelques-unes sont le comble de l'outrecuidance.

Il les parcourait l'une après l'autre, et si, dans le nombre, il s'en trouvait une qui l'émut, si l'infortune qu'on le priait de secourir lui paraissait intéressante, jamais le bienfait ne se faisait attendre.

Or, si l'on songe que du mois de novembre à la fin d'avril le prince avait reçu plus de trois mille suppliques de ce genre, on verra qu'il s'était astreint à une besogne cruellement ingrate, et que s'il avait exaucé seulement le dixième de ces demandes, il devait être puissamment riche pour se permettre de telles aumônes.

Le fait est que personne ne connaissait le chiffre de sa fortune. Chez lui et sur lui, l'or semblait ruisseler à flots.

La tente sombre et sévère de sa livrée n'en faisait que mieux ressortir la splendeur de ses appartements et de ses costumes.

On s'était bien étonné tout d'abord qu'un prince si puissamment riche n'eût pas amené une suite plus nombreuse; mais il était allé lui-même au-devant de ces étonnements.

—J'ai Berger qui connaît toutes mes habitudes, avait-il dit; j'ai Mohammed qui sait panser mon cheval, lui mesurer et lui donner la nourriture qui lui convient, comme pas un de vos palefreniers ne serait en état de le faire, c'est tout ce qu'il me faut.

« J'aurais pu m'entourer de serviteurs et d'esclaves que j'aurais déguisés en officiers, je n'ai pas voulu le faire. Je suis venu en France pour y vivre à l'européenne, j'ai mieux aimé me servir de domestiques européens.

Et chacun lui donnait raison.

Le nom qu'il portait dans son pays était, disait-on, Adjir-Adjimore rajah.

Dans l'Inde, rajah est un titre équivalent à celui de prince.

Quand il entra dans un salon, c'était un véritable supplice pour lui d'entendre écorcher ce nom par les domestiques qui le prononçaient. Aussi avait-il pris le parti de ne plus se faire annoncer dans les rares maisons où il daignait aller assidûment.

Personne, du reste, ne l'appelait par son nom. Quand on s'adressait à lui, on disait tout simplement: « prince: » quand on parlait de lui, on employait le surnom dont chacun l'avait baptisé, et qui était devenu pour les masses un nom véritable. Lorsqu'il arrivait au théâtre ou dans une réunion quelconque, on se poussait du coude en disant: « Voilà le prince Cachemire! »

Plus des trois quarts de ceux qui le désignaient ainsi ne se figuraient même pas qu'ils le saluaient d'un surnom et s'imaginaient lui donner le nom qui lui appartenait réellement.

Aussi le prince Cachemire devint-il promptement populaire, tandis que dix personnes à peine connaissaient le rajah Adjir-Adjimore.

II

OU L'ON RETROUVE QUELQUES PERSONNAGES DÉJÀ CONNUS

Cet édifice de cancan avait été construit par l'un et par l'autre. Chacun y avait apporté sa pierre.

La plupart de ces renseignements avaient été fournis par des domestiques attachés au service du nabab, car personne n'était entré assez avant dans son intimité pour pouvoir donner le moindre détail sur la vie privée de ce personnage.

En outre, si le nabab parlait peu, Berger parlait encore moins.

Tels qu'on les avait racontés de droite et de gauche, ces renseignements étaient assez exacts, mais tout le monde n'a pas les mêmes scrupules, et, dans le nombre, il s'en trouve qui donnèrent sur le prince des versions hyperboliques.

Les uns prétendaient que le nabab était riche à plus de cent millions ; les autres affirmaient qu'il ne connaissait pas lui-même l'étendue de ses richesses.

Quelques-uns avaient trouvé extraordinaire qu'il parlât mieux le français que l'anglais, car aujourd'hui on s'est habitué à considérer l'Inde comme une colonie anglaise.

Les plus sensés faisaient observer que le prince Cachemire, étant originaire du nord-ouest de l'Hindoustan, se trouvait très éloigné des possessions anglaises, et ne voyaient, par conséquent, rien de surprenant à ce qu'il ne parlât pas mieux anglais.

Quant à ses préférences pour la langue française, personne n'avait le droit de s'en étonner. C'était affaire de goût—purement et simplement.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que le nabab ne connaissait pas Paris et qu'il n'y était jamais venu.

Malgré le calme qu'il affectait, calme qui est naturel, on le sait, à tous les peuples de l'Orient, on avait été témoin de ses admirations, quand il avait pour la première fois mis le pied dans les théâtres parisiens.

L'Opéra l'avait fasciné. Les magnificences du *Pied de mou-ton* et autres féeries l'avaient ébloui.

Il ne disait pas, mais on le devinait sur son visage. Quand on l'interrogeait à ce sujet, il se contentait de répondre en souriant :

—C'est beau, c'est très beau. Je ne m'en faisais pas une idée.

Du reste, en général il ne communiquait à qui que ce fût ses impressions.

Son intendant Berger était comme lui, quoique Français d'origine, il était sombre et taciturne. Le maître avait sans doute fini par déteindre sur le valet.

Donc on attendait le prince Cachemire à Dieppe.

Un domestique était arrivé la veille, et avait retenu pour son maître tout ce qu'il avait trouvé de libre au premier étage de l'*Hôtel d'Albion*.

On comprend à quel point la curiosité publique était excitée, car sur les trois cents personnes qui se trouvaient réunies dans le Casino, il y en avait à peine quatre qui connussent assez le prince pour échanger avec lui un simple salut.

Les autres ne le connaissaient que de vue ou pour en avoir entendu parler.

Mme de Vorcelles et sa fille Hélène avaient recueilli comme les autres les renseignements vrais ou faux donnés sur le nabab par les gens bien informés.

Elles ne le connaissaient pas personnellement, elles l'avaient rencontré deux fois aux bals du ministère et de l'*Hôtel de Ville* sans lui avoir jamais été présentées.

Mme de Vorcelles était veuve depuis quatre ans.

Elle avait passé dans une retraite austère la première année de son veuvage ; mais, sous prétexte qu'elle avait une fille à produire et à marier, elle avait reparu plus brillante que jamais sur la scène du monde élégant.

Elle était riche, car elle jouissait d'un revenu de soixante mille livres. Elle était jeune encore, puisqu'elle n'avait que trente-sept ans.

On ne pouvait lui reprocher absolument que son penchant trop prononcé pour le plaisir, mais on l'excusait à cause de sa fille.

Mme de Vorcelles n'était pas en effet une de ces mères jalouses qui sèchent de dépit en voyant grandir leur enfant. Quoique capable encore de fixer l'attention, quoique aimant le luxe et la toilette, elle ne sacrifiait pas à ses fantaisies aux dépens d'Hélène.

Si la mère avait soin de sa propre idole, elle ne négligeait rien de ce qui pouvait faire ressortir sa fille. Son plus grand bonheur était de voir admirer Hélène, mais on ne pouvait pas lui faire de plaisir plus vif que de la prendre pour sa sœur aînée.

Il est vrai qu'elle n'avait pas un cheveu blanc, pas une ride, et que sa fille était son portrait frappant.

L'illusion eût pu être complète, si Mme de Vorcelles n'avait pas été envahie déjà par cette ombonpoint qui est un signe presque infallible de maturité.

Si Mme de Vorcelles l'avait voulu, elle aurait pu se remarquer dix fois déjà depuis son veuvage ; mais par une raffinerie de coquetterie qui lui valait les compliments les plus flatteurs, elle se rangeait d'elle-même dans la catégorie des vieilles femmes et répondait en riant :

—Non, monsieur. Les vieilles femmes ne se marient pas.

Les soupirants éconduits protestaient et s'élevaient contre cet arrêt et la jolie veuve, qui ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait, recueillait du moins les bénéfices de l'héroïque résolution qu'elle avait prise.

Elle était mère aussi aimante que femme coquette, quoique ces deux qualités paraissent tout d'abord incompatibles. Elle ne quittait pas sa fille, dont elle avait soigneusement surveillé l'éducation.

Elle la promenait à son bras avec une véritable fierté. Si quelqu'un remarquait Hélène et laissait échapper sur son compte un mot d'admiration qui glissait inaperçu à l'oreille de la jeune fille, ce mot arrivait droit au cœur de sa mère et lui ensoleillait le visage.

Alors elle se retournait du côté d'Hélène, la contemplait avec une joie satisfaite, d'un air qui signifiait :

—C'est pourtant moi qui ai fait cette merveille.

Elle l'embrassait et reprenait sa promenade, plus heureuse que si le mot qui l'avait frappée avait été lancé à son intention.

La mère et la fille venaient tous les ans régulièrement à Dieppe. Les bains de mer avaient été ordonnés à Hélène par son docteur, et Mme de Vorcelles, après avoir parcouru successivement toute la côte normande, avait fini par choisir Dieppe, qui conciliait merveilleusement l'ordonnance du médecin avec son propre goût pour les plaisirs.

A peine avaient-elles fait quelques pas hors du Casino qu'un monsieur vint à elles et les salua cérémonieusement.

—Monsieur ! s'écria la veuve. Vous ici ? Par quel hasard ?

—Hasard est le mot, madame, répondit le nouveau venu. C'est un de mes amis qui m'a amené de Paris au Havre, et du Havre...

—Vous savez que nous attendons le prince Cachemire ?

—Oui, on me l'a dit.

—Est-ce que vous le connaissez ?

—Un peu.

—Assez pour nous présenter à lui ?

—Certainement.

—Et vous voudrez bien nous faire ce plaisir ?

—N'en doutez pas.

—Oh ! quel bonheur ! s'écria naïvement Hélène. M. d'Olligny qui connaît le prince !

Puis, se tournant vivement vers lui :

—Et vous nous présenterez à lui... quand ? reprit-elle.

—Demain, répondit le comte d'Olligny.

Le soir même, la colonie parisienne était en révolution.

Le prince Cachemire était arrivé ! Enfin !

Ceux qui habitaient l'*Hôtel d'Albion* espéraient être les premiers à le contempler ; mais le nabab se fit servir à dîner dans ses appartements.

Tout au moins on pensa qu'il viendrait, dans le soirée, faire un tour au Casino.

Les hommes se tenaient aux aguets, les femmes étaient sous les armes...

Vain espoir ! le prince ne se montra pas.

Cependant on savait déjà combien de malles il avait apportées. On savait également qu'il ne s'était fait suivre que de deux domestiques, mais qu'il était accompagné de son fidèle Berger.

On s'étonnait un peu de cette excessive simplicité. Quand on parle d'un nabab, on s'imagine toujours qu'il s'agit d'un trésor. On voudrait le voir éternellement entouré d'une châsse en or massif.

Pourtant le prince ne manqua pas de produire un certain effet lorsqu'il parut le lendemain matin sur la plage du Casino, enveloppé, comme à l'ordinaire, de ses magnifiques cachemires.

On lui trouva un grand air sous ce costume.

On l'examina avec beaucoup d'attention — les femmes surtout, — et le résultat de ces investigations fut qu'il avait une fort belle tête et presque le visage d'un Européen.

Il était seul.

Les indiscrets eurent le bon goût de n'être pas trop insupportables pour l'étranger. Ils se tinrent à distance respectueuse, afin de lui laisser un peu la liberté de ses mouvements.

On ne manqua pas non plus d'examiner son intendant Berger, qui avait, lui aussi, une bonne part dans la curiosité générale.

Berger marchait à côté du prince quand celui-ci se promenait.

Du moment où son maître prit un siège, Berger se tint respectueusement debout derrière la chaise.

Alors, avec ce calme et ce sourire qui ne le quittaient jamais, le nabab regarda les baigneurs et les baigneuses qui prenaient leurs ébats à quelques pas de lui.

Les tritons des deux sexes, sachant que le prince avait les yeux sur eux, firent des prouesses pour attirer son attention.

Celui-ci ne sourcilla pas. Il avait plutôt l'air de s'ennuyer royalement.

Peut-être même allait-il quitter la place, car il s'était détourné à deux ou trois reprises pour réprimer un bâillement, lorsqu'un homme en élégant négligé du matin vint à lui et le salua respectueusement.

C'était le comte Raymond d'Olligny.

Le nabab l'accueillit avec cette politesse orientale qui consiste bien plutôt dans le geste que dans les démonstrations bruyantes dont nous sommes si prodigues.

Il se tourna seulement vers son factotum.

— Berger, dit-il, approchez une chaise pour monsieur le comte.

Berger, qui d'ordinaire obéissait passivement aux ordres de son maître, eut un imperceptible mouvement d'insubordination.

Le prince, qui lui tournait le dos, ne pouvait pas s'en apercevoir. Quant au comte, tout confit en saluts et en obséquiosités, il ne le remarqua pas davantage.

Ce mouvement avait, du reste, eu la durée d'un éclair. Berger avança la chaise que son maître lui avait demandée, et reprit derrière lui la place qu'il occupait tout à l'heure.

— Comment ! fit le prince Cachemire, vous êtes ici, monsieur le comte ? Vous !

— Pourquoi pas ? demanda le gentilhomme.

— Parce que c'est impardonnable à vous.

— En quoi ?

— N'avez-vous pas de magnifiques propriétés aux environs de Paris, dans le département de Seine-et-Oise, je crois ?

— Oui, prince, c'est la vérité.

— Et aussi, m'a-t-on dit, des biens considérables dans la Nièvre ?

— Ah ! on vous a dit... C'est encore vrai, prince.

Le comte avait paru un peu étonné et embarrassé de cette question. On a vu, cependant, qu'il avait répondu sur-le-champ.

— Comment se fait-il alors, reprit le nabab, que, possédant

de si beaux domaines, vous veniez vous perdre dans ce trou, où ne séjournent guère, probablement, que ceux qui n'ont pas de maison d'été ?

— Vous vous trompez, prince. Je puis vous citer dix noms des plus aristocratiques, qui ont de la fortune, des châteaux, que vous connaissez même, et qui pourtant viennent s'enterrer dans ce trou, comme vous l'appellez.

— Vraiment ? fit le nabab avec un geste d'ennui. Eh bien ! je ne les comprends pas !

— C'est pourtant bien simple, répliqua le comte. N'avez-vous pas quitté votre beau pays, votre splendide pilais, vos femmes, vos esclaves, pour venir échouer vous-même sur cette plage mesquine ?

— Oh ! moi, c'est différent. Je n'avais jamais vu ce pays.

— Non, prince, c'est la même chose. Nous aussi nous finissons par nous lasser de nos hôtels, de nos châteaux. Nous les quittons, non parce que nous comptons trouver mieux dans une auberge, mais parce que la monotonie de notre vie nous fatigue, nous agace, parce que nous espérons rencontrer du nouveau, de l'imprévu.

— Alors, faites comme moi. Je viens en Europe, allez dans l'Inde ; mais changez de pays, de mœurs, d'habitudes...

— Eh ! fit le comte, je ne répondrais pas que cette fantaisie-là ne me prendra pas quelque jour. Pour peu que vous m'y invitiez, prince, je serais bien capable d'aller vous voir.

— Vous seriez le bienvenu, monsieur le comte, dit le nabab avec empressement.

— Dans quelle province est située votre résidence ?

— Dans la province de Kachmyr, à quelques lieues d'Adjimir.

— Du côté de l'Afgay ou de l'Hindoustan ?

— Du côté de l'Afgay.

— Vous devez posséder une étendue de pays considérable ?

— Cinquante lieues environ.

— Quo cela ? fit le comte. Ce n'est guère.

— Mais j'ai des mines merveilleuses, ajouta le prince avec indifférence.

— Mines de quoi ? demanda le comte.

— D'argent, de cuivre, de pierrieres...

— En effet, je vous ai vu des bijoux d'un prix inestimable.

— Quelques pâles échantillons... dit négligemment le nabab ; vous comprenez que je ne pouvais pas faire voyager mon trésor avec moi...

— Assurément, fit le comte.

— Mais vous, poursuivit le prince, comment se fait-il que vous alliez si rarement dans votre domaine de Lépeau ?

— Tiens ! s'écria vivement le comte, vous savez le nom de ma propriété ?

— Oui ; c'est votre ami M. de Coissy, celui qui vous a présenté à moi, qui me l'a appris.

— Et il vous a dit que j'y allais rarement ?

— Presque jamais, m'a-t-il affirmé, et cela depuis une dizaine d'années. Ne m'a-t-il pas trompé ?

— Non, prince... balbutia le prince avec un peu de surprise ; de Coissy a raison.

— Il s'en étonnait même un peu, je ne vous le cache pas, continua le nabab, car — c'est toujours d'après lui que je parle — il paraît que vous possédez une grande étendue de bois...

— Trois mille hectares au bas mot.

— Et que ces bois foisonnent de gibier...

— C'est encore vrai, prince.

— Alors comment pouvez-vous résister au plaisir de la chasse ?

— Je n'y résiste pas, se défendit le comte ; seulement je chasse dans Seine-et-Oise.

— Mais ce n'est pas de la chasse, cela, mon cher monsieur ! riposta le prince en s'animant. Je connais le pays, j'y suis allé cet hiver. Vous parquez une centaine de malheureux chevreuils, vingt ou trente cerfs, deux ou trois cents faisans, vous leur donnez à boire et à manger comme à des animaux de basse-cour, si bien que les pauvres bêtes viennent pour ainsi dire se faire tuer dans la main.

—Je ne dis pas le contraire, mais c'est aux portes de Paris, fit observer le comte.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous qui avez du temps et de l'argent ? répliqua le nabab qu'emportait sa passion bien connue pour la chasse. En êtes-vous à regretter quelques francs, quelques heures, quelques jours même pour vous donner la satisfaction d'attaquer un gibier qui a pour se défendre la ruse, la force, l'espace, la liberté ? Tenez, voulez-vous que je vous parle franc ?

—Faites, prince...

—Vous n'êtes pas chasseur.

—Moi, se récria chaleureusement le gentilhomme, je suis chasseur, je m'en vante. J'ai été élevé à une école...

Il s'arrêta brusquement.

—Laquelle ? demanda le nabab.

—Mais... celle de mon père d'abord... balbutia le comte.

—Et ensuite ?

—Celle d'un garde de mon père qui passait pour le plus habile veneur de la contrée.

—Le gentilhomme se faisait arracher l'une après l'autre les réponses embarrassées qu'il faisait aux questions de l'étranger,

—Et comment se nommait ce garde ? interrogea le nabab avec incrédulité.

—Il se nommait Pâris, dit le comte avec effort.

Le prince se retourna subitement vers son intendant.

III

COMMENT LA BARONNE ET SA FILLE APPRIRENT LA MOITIÉ DU NOM DE LEUR SAUVEUR

Le comte s'attendait si peu à ce que le nom qu'il venait de prononcer éveillât le moindre écho dans l'esprit du prince Cachemire, qu'il pâlit affreusement.

Il jeta les yeux sur Berger et devint livide. On aurait dit que l'aspect de ce singulier personnage lui faisait peur. Cependant il se remit promptement, et s'adressant à Berger :

—Ah ! dit-il d'un air dégagé, vous avez connu Pâris ?

—Oui, monsieur le comte.

—A Cayenne.

—Vous êtes donc un ancien habitant de Cayenne ? demanda le gentilhomme qui tressaillit.

—Non, monsieur le comte, j'ai habité Cayenne, mais non pas en la qualité que vous croyez, répondit Berger.

—En quelle qualité donc ?

—Comme domestique du gouverneur.

—Y a-t-il longtemps ?

—Cinq ans environ.

—Comment avez-vous connu le Pâris dont je parle, et comment savez-vous que celui-là est le même qui se trouvait à Cayenne ?

—Parce que je savais que le transporté Pâris avait été garde chez le comte d'Olligny.

—Qui vous l'avait dit ?

—Le gouverneur.

—A quel propos ?

Berger ne répondit pas directement à cette question. Il se croisa les bras sur la poitrine et se campa en face du gentilhomme.

—Regardez-moi bien, monsieur le comte, dit-il.

M. d'Olligny releva la tête, mais il la baissa presque aussitôt.

—Je vois que vous l'avez déjà remarqué, fit Berger. C'est effrayant, n'est-ce pas ?

—Quoi donc ? demanda le comte.

—Comme je ressemble à ce Pâris ! répondit Berger.

—C'est vrai, dit le comte en se reculant involontairement ; cela m'avait frappé.

—Rassurez-vous, reprit Berger. Ce n'est pas lui qui vous parle. Il est mort.

—Mort ! répéta le gentilhomme avec une joie secrète. Depuis quand ?

—Depuis environ quatre ans.

—Dans quelle circonstance ? Le savez-vous ?

—Sans doute, répondit Berger. Pâris, qui s'était signalé par sa bonne conduite et quelques actes de dévouement, avait obtenu, sans le demander, une diminution de peine de cinq ans. Il n'avait donc plus que cinq ans à passer à Cayenne, quand on l'envoya au pénitencier de Sainte-Marie, du côté de l'Oyapock. C'est là que l'on comptait lui faire terminer son temps, mais on avait calculé sans les évasions fréquentes dont ce pénitencier fit le théâtre.

Le comte écoutait avec une attention soutenue, sans quitter des yeux l'intendant.

—Pâris, poursuivit celui-ci, n'eût pas la patience d'attendre que sa peine fût expirée. Inspiré par des exemples malheureux, il prit la fuite en compagnie d'un nommé Gallois. Quo devinrent les deux fugitifs ? A quelle mort horrible ont-ils succombé ? On l'ignore, car on ne retrouva même pas leurs cadavres.

—Alors comment sait-on qu'ils sont morts ?

—Parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'une seule tentative d'évasion ait réussi par le chemin qu'ils ont été forcés de prendre.

—Si cela était arrivé pourtant ?...dit craintivement le comte.

—Ce serait un tel miracle que je n'y croirais pas moi-même, répondit Berger. Aussi Pâris et Gallois ont-ils été portés comme morts sur la liste des transportés.

—Et je n'en suis pas fâché, ajouta Berger.

—Pourquoi donc ? demanda le gentilhomme.

—Parce que cette ressemblance que j'avais avec lui était pour moi la source de mille contrariétés. Comme je me nomme Berger et que votre ancien garde se nommait Pâris, mes camarades ne m'appelaient plus que le Berger Pâris. Était-ce assez amusant pour moi d'être comparé avec un voleur et un assassin ?

—En effet, dit le comte avec un sourire contraint, ce n'est pas flatteur ; mais puisque vous êtes à peu près certain d'en être débarrassé...

—A peu près, dites-vous ? interrompit Berger ; c'est-à-dire que j'en ai la conviction si intime que, si jamais il reparaisait — ce qui est inadmissible — je lui soutiendrais que ce n'est pas lui.

—Tant mieux pour vous ! fit le comte.

Et il se retourna vers le prince, qui, pendant cette conversation, n'avait pas cessé de contempler la mer.

—Vous avez entendu cette histoire, demanda le gentilhomme.

—Si je l'ai entendue !...s'écria le prince. Je finirai par la savoir mieux que lui, cette histoire. Voilà plus de vingt fois que Berger me la raconte !

Et il fit un geste d'impatience.

Le comte en fut étonné.

C'était la première fois qu'il voyait le prince sortir de son calme oriental.

—Je vous demande pardon, dit le gentilhomme, d'avoir évoqué devant vous cette sottise histoire. Je ne pouvais pas me douter que vous en fussiez rebattu, et que le nom de cet homme eût résonné à vos oreilles jusqu'au fond de l'Hindoustan. Vous m'en voyez surpris moi-même au-delà de toute expression...

—Je ne vous en veux aucunement, répondit le nabab qui avait déjà repris son air de profonde indifférence.

—Bien sûr ? fit le comte.

—A propos de quoi vous en voudrais-je ? fit le prince en souriant. A propos de ce Pâris ? Qu'avons nous de commun, vous et moi, avec ce misérable ? N'y songeons plus, et que tout soit dit.

—Alors, pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, promettez-moi, prince, de m'accorder la faveur que je vais vous demander.

—Laquelle ? dit le nabab étonné.

—Vous parliez tout à l'heure de chasse avec une telle animation, et je vous suis si grand amateur, que j'ai entrepris de

vous donner ce plaisir et de vous faire revenir par la même occasion sur la détestable opinion que vous avez conçue de moi en matière de vénérerie.

—De quelle façon ? interrogea l'Indien avec nonchalance.

—En me faisant l'honneur de venir cet automne chasser avec moi dans les bois de Lepeau.

—C'est que, balbutia le prince, je ne sais si je serai encore à Paris...

—Mais si vous y êtes ?

Le nabab hésita quelques instants et parut réfléchir ; mais, brusquement, il releva la tête.

—Soit, dit-il, j'accepte.

—Ainsi, vous me le promettez ?

—Je vous le promets, prononça-t-il résolument.

En ce moment passaient deux dames qui rendirent au comte le salut qu'il leur adressa.

—Quelles sont ces dames ? demanda le prince.

—Une veuve et sa fille.

—Ah ! cette dame est veuve ?

—Oui, prince.

—Depuis longtemps ?

—Quatre ou cinq ans, je crois.

—Et elle n'a qu'une fille ?

—Pas d'autre enfant.

—Elle est bien jolie ! fit le nabab.

—Désirez-vous que je vous les présente ?

—Volontiers, comte.

Le gentilhomme se leva et alla au-devant de ces dames.

Le prince le suivait des yeux ; son regard s'était voilé, son sourire avait disparu. Il y avait de la tristesse sur son visage.

Le comte d'Olligny s'avança vers lui, accompagnant la mère et la fille.

—La baronne de Vorcelles, Mlle Hélène, dit-il en les présentant tour à tour.

Le prince s'inclina gracieusement.

—Vous êtes bien jolie, mon enfant, dit-il.

Et comme Hélène rougissait :

—Eh ! rassurez-vous, reprit-il, ce n'est pas un compliment banal que je vous adresse. Figurez-vous que ce soit votre père qui vous dise ce que votre mère doit vous répéter tous les jours en vous embrassant.

—C'est vrai, prince, répondit la baronne, et quand je pense que j'ai failli la perdre...

—Qui ? cette enfant ?

—Oui, prince, il y a trois jours.

—Comment cela ?

—Dans une promenade en mer. J'étais avec elle ; nous avons failli nous noyer toutes les deux...

—Vous ! dit le comte avec surprise.

—Oui, monsieur, et sans le courage d'un jeune homme...

—Un jeune homme blond ?

—Oui.

—Grand, fort, une barbe fine, clairsemée, de grands yeux noirs...

—Vous le connaissez donc ?

—Je l'ai vu au Havre.

—Enfin ! s'écria la baronne ravie, vous allez nous apprendre son nom !

—Vous ne le savez donc pas ?

—Non.

—Ni moi non plus, fit le comte.

—Alors comment avez-vous pu deviner que c'était de lui qu'il s'agissait ?

—Parce que je lui ai entendu raconter son sauvetage.

—Où ? quand ?

—Au Havre, avant-hier au soir.

—A qui.

—A mon ami de Croissy.

—Et votre ami le connaît-il ?

—Sans doute ; c'est un de ses camarades d'enfance.

—Alors écrivez vite à M. de Croissy pour lui demander le nom de ce jeune homme.

—Mais de Coissy est parti ce matin de Dieppe pour l'Angleterre ! répondit le comte.

—Oh ? c'est trop fort ! s'écria la baronne en frappant du pied.

Hélène regardait sa mère. On voyait aisément qu'elle était contrariée, mais qu'elle n'osait pas le montrer.

La baronne se tourna vers le nabab.

—Je vous demande pardon, prince, d'avoir involontairement amené la conversation sur ce sujet, mais vous devez comprendre mon impatience, mon désappointement.

—Il est tout naturel, madame.

—Comment ! reprit-elle, voilà un homme qui, de l'aveu du matelot qui nous guidait, a risqué sa vie pour nous sauver, et cet homme disparaît sans que je puisse savoir qui il est, le remercier tout au moins !...

—Vraiment ?

—Et quand je crois l'avoir retrouvé, apprendre son nom, une circonstance mesquine le dérobe encore à ma reconnaissance !

—Ce n'est pas ma faute, madame, fit observer le comte, si mon ami de Coissy est parti ce matin pour New-Haven.

—Assurément ; mais au moins apprenez-moi tout ce que vous savez.

—C'est bien peu de chose, madame.

—Qu'importe, si cela peut nous mettre sur la voie ? Ne savons-nous pas déjà que ce jeune homme est un ami de M. de Coissy ?

—C'est juste.

—Eh bien ! continuez, nous arriverons peut-être à le déchiffrer, ce sphinx.

—Je m'exécute, baronne, fit le comte en s'inclinant.

—J'étais au Havre avant-hier au soir avec M. de Coissy ; nous allions fumer un cigare sur la jetée, lorsque j'entendis s'écrier :

—Tiens ! c'est toi !

—Et il tendit la main à un grand garçon, beau de visage, bien fait de corps, souple et distingué d'allures, mais habillé d'une façon singulière.

—Une vareuse bleue, n'est-ce pas ? demanda la baronne.

—Oui, madame.

—Et une casquette pareille ?

—En drap, avec de petits boutons dorés, de chaque côté de la mentonnière, forme américaine...

—Comme il ne faisait pas nuit encore, reprit le comte, j'eus tout le temps d'examiner ce jeune homme.

—Quoique élégant de formes et distingué de langage, il n'était certainement pas de notre monde. Il avait plus de laisser-aller, de franchise, de désinvolture dans ses manières. Du premier coup, je jugeai que c'était un artiste.

—De Coissy et lui avaient échangé une cordiale poignée de main.

—Mais je te croyais à Dieppe ? fit de Coissy.

—Tu avais raison, j'y étais hier encore.

—Pourquoi donc es-tu parti si tôt ?

—Ah ! mon cher, c'est toute une histoire ! un vrai roman !

—Voyons ?

—Figure-toi, dit le jeune blond, que j'ai quitté Dieppe la nuit dernière pour me soustraire à la reconnaissance de deux dames qui me faisaient poursuivre dans toute la ville.

—Tu leur avais donc rendu service ?

—En me promenant en rade hier avec mon nouveau clipper, j'ai été assailli par une épouvantable bourasque. Comme je rentrais au port, j'aperçus devant moi une mauvaise barque de pêche toute désarmée, et, dans ce méchant sabot, un homme qui luttait contre la tempête avec ses avirons.

—Je vis bien qu'il était perdu. L'eau entra dans son canot comme chez elle. Je virai de bord et je courus à son aide. Ce ne fut qu'en l'acostant que je vis dans le fond de l'embarcation deux femmes à peu près inanimées, jeunes toutes deux, mais dans un état déplorable.

—Je les installai dans mon hiloire, je les enveloppai dans

mon grand foc, je fis signe au matelot de venir les joindre, et, après avoir abandonné le canot à la grâce de Dieu, je continuai ma route vers le port, où j'arrivai sain et sauf.

— Ces deux malheureuses femmes ne donnaient plus signe de vie. Je les transportai dans le premier hôtel que je rencontrai et je m'esquivai.

— J'avais grand besoin moi-même de changer de vêtements. C'est ce que je fis incontinent.

— Cependant je ne songeais pas à m'en aller, quand il me revint de droite et de gauche que ces dames me faisaient rechercher activement. Un peu plus, elles auraient promis une récompense honnête à qui m'aurait rapporté.

— De mon côté, je m'informai et j'appris qu'elles appartenaient au meilleur monde. Ma foi ! je ne me souciais pas de jouer un rôle ridicule... Je n'étais pas dans une tenue à recevoir de pareils hommages. Je profitai du jusant pour prendre la mer à trois heures du matin, et je revins au Havre, où je compte rester cinq ou six jours encore.

— Et il s'esquiva.

— Quel est ce jeune homme ? demandai-je à de Coissy.

— Adrien ! me répondit-il, c'est un peintre de mes amis.

— Voilà, madame, ce que m'a raconté ce jeune homme, dit le comte en finissant. Est-ce bien exact ? Est-ce de vous qu'il s'agit ?

— Parfaitement, monsieur, répliqua la baronne, mais vous voyez que j'ai bien fait de vous prier de m'apprendre ce que vous saviez, car à présent nous connaissons la moitié du nom de notre sauveur.

— Quel nom ? demanda le comte.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'appelait Adrien ?

— Tiens, c'est juste ! fit le gentilhomme. Et voyez quel guignon ! Si vous m'aviez parlé de cela hier, quand je vous ai rencontrée, j'aurais pu vous en donner l'autre moitié, car de Coissy n'est parti que ce matin pour New-Haven, et rien ne m'aurait été plus facile que de le lui demander.

— N'importe, monsieur le comte, je ne vous en remercie pas moins, dit Mme de Vorcelles.

Hélène n'avait pas placé une syllabe dans cet entretien, mais elle n'en avait pas perdu un traitre mot.

Elles n'auraient été femmes ni l'une ni l'autre, si la difficulté qu'elles éprouvaient à connaître le nom de leur sauveur n'avait pas augmenté, en elles, le désir de le découvrir, et si surtout elles l'avaient laissé voir.

Aussi Pune et l'autre eurent l'air de s'incliner devant les fatalités du hasard.

D'ailleurs elles étaient en présence d'un étranger, devant lequel la politesse la plus élémentaire leur interdisait de s'étendre plus longuement sur cet incident.

Il n'en fut donc plus question momentanément.

Le prince se montra envers elles non seulement affable, mais plus empressé qu'il ne daignait l'être d'ordinaire.

Il les assura qu'il s'estimerait heureux de se compter au nombre de leurs amis, et sollicita la permission d'aller les voir dès qu'elles seraient de retour à Paris.

La baronne y consentit de grand cœur. Sa vanité était intérieurement flattée de l'attention particulière dont elle avait été l'objet.

Quand elle se retira, le nabab lui prit la main et l'appuya sur son front, ce qui était sans doute dans son pays un témoignage de haute considération.

Mme de Vorcelles entraîna sa fille et regagna le même appartement qu'elle occupait tous les ans un mois. Cet appartement faisait partie d'une maison bourgeoise et était juste assez grand pour que ces dames puissent y loger avec leur cuisinière et leur femme de chambre. Elle s'épargna ainsi les ennuis et les incommodités d'un hôtel meublé.

En arrivant dans sa chambre elle était très agitée.

Elle ouvrit précipitamment le tiroir de sa commode.

— Vite ! dit-elle à sa fille. Fais comme moi. Prépare ton sac de nuit.

— Pourquoi faire ? demanda Hélène.

— Nous partons.

— Quand ?

— Par le premier train.

— Et nous allons ?

— Au Havre !

Dix minutes après, la baronne et sa fille se dirigeaient vers la gare. Une demi-heure plus tard, elles montaient en chemin de fer.

— As-tu deviné pourquoi nous allons au Havre ? lui dit sa mère.

— Je m'en doute.

— Oui, reprit la baronne avec une impatience dans laquelle il y avait un peu d'entêtement. Je n'en aurai pas le démenti ! Je veux savoir le nom de ce jeune homme, je le saurai !

— C'est bien facile, dit Hélène ; nous n'avons qu'à demander le yacht *Espérance*.

— C'est vrai ! fit Mme de Vorcelles. Je n'y avais pas songé.

IV

LE COMTE D'OLLIGNY.

Pendant que Mme de Vorcelles et sa fille partaient à la recherche de leur introuvable sauveur, le comte d'Olligny s'empressait auprès du nabab, et, faisant office de cicerone, lui nommait, l'une après l'autre, les personnes qui passaient et qui avaient attiré son attention.

C'est qu'en effet nul mieux que lui n'était en état de satisfaire la curiosité de l'Indien.

Il était l'*Almanach de Gotha* de toutes les classes de la société.

Le comte avait eu une jeunesse orageuse. Il avait été, durant cette période turbulente, en relations avec tout ce que Paris compte de viveurs.

Il connaissait donc à merveille ce monde interlope et parasite, qui vit pour ainsi dire aux dépens et à côté de l'autre, et qui a fini par conquérir sa place dans la société moderne, si bas qu'il soit rejeté par le mépris de tous et de ceux-là mêmes qui le font vivre.

Pendant une certaine période de sa vie, il avait été, non seulement pour son père, mais encore pour ceux qui le connaissaient, un sujet de réprobation.

Il est vrai que, depuis, il s'était singulièrement amendé.

Ce changement, on pourrait presque dire cette conversion, remontait à huit années environ. Elle s'était opérée, à la suite d'un voyage que Raymond avait fait en Italie, où il avait séjourné près d'un an.

Au moment où le jeune débauché avait quitté Paris, il était criblé de dettes. On prétendait même que son voyage n'était pas un simple voyage d'agrément, mais une véritable fuite.

Il passa un peu partout, mais principalement à Naples, une année pendant laquelle il réussit, à force de privations et d'économie, à liquider une partie de son arriéré.

Alors il fit à Paris une entrée triomphale.

Peu à peu aidé sans doute par son père, et sa conduite avait fini par fléchir, ce fut du moins ce que l'on supposa, le jeune comte finit par payer toutes ses dettes.

Alors, ce ne fut plus seulement une conversion, ce fut une véritable transformation qui s'opéra dans ses habitudes.

Loin de repêcher la vie infernale qu'il avait menée jusqu'alors, loin de profiter du nouveau crédit qu'il s'était créé, il se tint prudemment à l'écart, rompit ostensiblement avec la société des viveurs, pour se rapprocher du monde dont il s'était éloigné.

On fit d'abord quelques difficultés pour l'y recevoir ; mais il ne se découragea pas. Il était rentré dans la vie régulière ; il y resta, mais il ne s'en écarta plus.

Son père avait complètement disparu.

Dix mois au plus après le retour de son fils à Paris, le comte d'Olligny, qui avait alors soixante huit ans, fut pris d'une attaque de paralysie, à laquelle il ne succomba pas, mais qui le condamna pour le reste de ses jours à une immobilité absolue.

Son fils alla lui rendre visite à Lépeau, ce qu'il n'avait pas

fait depuis près de deux ans, et fut effrayé de l'état dans lequel il le trouva.

Le comte ne le reconnut même pas !

Raymond s'éloigna le cœur navré. Il fit part à tous ceux qu'il connaissait du douloureux accident qui avait frappé son père, et déclara que, ne pouvant pas aller habiter avec le comte il le ferait venir auprès de lui.

On félicita Raymond de cette preuve de tendresse filiale.

Deux mois après, le comte, qui ne marchait plus et qu'on roulait dans un fauteuil, habitait avec son fils une ravissante villa, que celui-ci avait achetée près de Triel, et dont le jardin alignait une façade de plus de cent cinquante mètres sur le chemin de halage.

Cette propriété valait environ cent vingt mille francs.

On s'étonna un peu que le dissipateur Raymond pût acheter et payer comptant une propriété de cette importance ; mais comme on savait qu'il allait tous les jours à la Bourse, qu'il trafiquait sur les valeurs ayant cours, on en conclut qu'il avait eu une veine et qu'il avait gagné.

Ce fut donc dans sa propriété de Triel qu'il installa son père afin, disait-il, que le pauvre homme fut plus à portée des médecins, et que lui-même pût le voir fréquemment.

L'été, en effet, Raymond demeurait constamment auprès de son père, qu'il avait fait visiter par toutes les sociétés médicales ; l'hiver, il le laissait à Triel, en compagnie du jardinier, de sa femme et d'un domestique qu'il avait spécialement attaché au service du comte.

Ce domestique se nommait André. C'était le propre valet de chambre de Raymond, celui qui depuis près de dix ans était resté fidèle à la fortune de son maître ; la perle des domestiques, par conséquent.

Après deux ans de soins assidus, pendant lesquels le comte n'avait pas recouvré la santé, il fut définitivement abandonné par les médecins.

Raymond s'en montra très affligé. Ses parents et ses amis, témoins des attentions qu'il prodiguait à son père, des tentatives infructueuses qu'il avait faites pour le ressusciter, le consolèrent de leur mieux, mais ne parvinrent pas à le distraire de son chagrin.

Néanmoins il poursuivait le cours de ses opérations financières, et toujours avec le même succès, car du vivant de son père, et durant les deux dernières années, il avait augmenté de près de cinq cent mille francs sa maison de Triel.

Près, bois, vignes, terres, il avait successivement acheté, sur un rayon assez étendu, tout ce qui confinait sa propriété.

Aujourd'hui il était l'un des plus riches propriétaires fonciers du pays ; il avait une magnifique chasse, bien gardée, qu'il avait le soin de repeupler tous les ans, et ne paraissait même plus songer qu'il eût dans la Nièvre un domaine bien autrement important.

Loin de vivre aussi largement qu'il le faisait autrefois, il avait restreint sa maison et passé pour réaliser des économies, même sur les revenus de son père, qu'on estimait de cent à cent vingt mille francs.

Si donc les chances du jeu de Bourse avait rapporté à Raymond, comme on le croyait, une fortune personnelle d'un million à peu près, cette fortune, jointe à celle qu'il hériterait un jour du comte d'Olligny, lui constituerait plus tard un avoir de plus de quatre millions !

Pour le coup, les mères de famille lui firent le plus mielleux accueil, les filles lui adressèrent leurs plus gracieux sourires.

Pour Raymond, c'était plus qu'une réhabilitation, c'était un triomphe.

Une catastrophe imprévue allait augmenter encore le prestige dont il commençait à rayonner.

Depuis trois ans bientôt, le comte vivait ou plutôt végétait à Triel.

Tous les jours, de quatre à cinq heures pendant l'été, de une à deux pendant l'hiver, le domestique spécialement attaché son service par Raymond lui faisait faire une promenade au soleil.

Or le chemin le plus rapproché, le plus commode, puisqu'il communiquait par une porto avec le jardin de la maison, c'était le chemin de halage.

C'était donc là que tous les jours, André poussait devant lui le fauteuil roulant, dans lequel le comte gisait étendu comme un cadavre.

C'était vraiment pitié quo de voir ce vieillard aux cheveux et à la barbe blanchis, au corps inerte, au regard éteint, à la bouche déprimée, mais dont les traits avaient conservé malgré tout leur régularité et même un certain cachet de noblesse.

Immobile, les jambes allongées, enveloppé dans une couverture de laine épaisse, il suivait le bord de l'eau, sans avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

Le vieillard était, du reste, parfaitement soigné.

Ceux de ses anciens amis qui étaient venus le voir, pour essayer de rallumer en lui une étincelle de vie, avaient fait à Raymond et à André les compliments les plus sincères sur la tenue du malade.

Ses vêtements étaient d'une propreté méticuleuse, son linge irréprochable. Or, pour qui sait ce que c'est qu'un malade affecté d'une paralysie générale, André méritait assurément les louanges qu'il recevait.

Et, tout bas, chacun se disait :

« Pauvre homme ! Ce n'est pas vivre que vivre ainsi. Dieu ferait mieux de le rappeler à lui ! »

Aussi s'attendait-on chaque jour à recevoir la nouvelle de sa mort. On croyait qu'il s'éteindrait peu à peu, comme s'éteint une lampe faute d'aliments, mais on ne pouvait pas prévoir que la dernière lueur de cette lente et douloureuse agonie serait le résultat d'une catastrophe.

Ce fut pourtant ce qui arriva.

Un jour, André promenait son maître comme à l'ordinaire sur le chemin de halage et poussait devant lui le fauteuil roulant.

Tout à coup, par mégarde, par distraction peut-être il approcha trop près de la berge, et le fauteuil faillit verser. André essaya de le rattraper, mais n'y réussit qu'à moitié, car le fauteuil, qu'il était parvenu à redresser, lui échappa des mains, roula rapidement sur la pente abrupte de la berge et disparut dans la Seine avec le malade, sans que celui-ci fit le plus petit mouvement, proférât le moindre cri.

André resta un moment paralysé par la stupeur. Il descendit le talus, espérant probablement que son maître allait repaître à la surface ; mais il ne distingua rien qu'un bouillonnement imperceptible, puis le fleuve reprit sa calme sérénité.

André ne savait pas nager. Il alla chercher du secours ; on s'empressa ; mais il était si troublé qu'il lui fut impossible d'indiquer exactement la place où l'accident était survenu.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on retira de la rivière le fauteuil, que le noyé n'avait pas quitté.

Ce fut dans ce même fauteuil qu'on le transporta chez son fils. Certes, il n'y avait pas en apparence une bien grande différence entre le cadavre qu'on roulait aujourd'hui et le vivant qu'on promenait hier.

On avertit Raymond par dépêche télégraphique de ce qui venait d'arriver.

Il se rendit à Triel, accompagné des deux plus anciens amis de son père.

Il ne pleurait pas, mais il était accablé. André se jetait à ses genoux.

— Relevez-vous, mon ami, lui dirent les amis du comte ; nous savons bien que ce n'est pas votre faute.

Raymond, atterré, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Que voulez-vous ! lui dirent-ils en lui serrant la main. Il fallait vous y attendre... tôt ou tard cela devait arriver... que ce soit de cette façon-là ou d'une autre.

C'est ce que l'on appelle consoler les gens.

Mais Raymond paraissait insensible à toutes les consolations.

Cette mort prévue depuis longtemps, moins le fatal accident qui l'avait hâtée, fit de Raymond un des plus riches héritiers de la noblesse française.

La fortune lui aurait fait la part trop belle si elle ne lui avait pas suscité quelques ennemis.

Qui n'en a pas ?

Le jour où le comte d'Olligny périt d'une si déplorable manière, ce fut un *tolle* général dans le camp des envieux.

Ils allèrent même plus loin qu'ils n'avaient jamais osé.

Jusqu'ici, ils n'accusaient Raymond que d'être un malhonnête homme ; ils l'accusaient d'être un parricide, non pas tout haut, en face, mais tout bas, dans l'ombre, cheminant sourdement dans les sentiers tortueux de la calomnie.

On disait que Raymond avait préparé de longue main cette catastrophe, qu'il n'avait pas fait venir le comte à Triel dans un autre but ; qu'il avait déjà choisi la Seine pour lit de mort

Sans doute sa fortune y était pour quelque chose ; mais l'habileté ou la franchise avec laquelle il expiait les fautes du passé y était également pour beaucoup.

On ne lui connaissait pas la moindre liaison équivoque. Cependant, au moment où il rentrait à l'hôtel, on lui remit une lettre d'une écriture fine et serrée, sur la quelle il jeta les yeux.

Il la reconnut sans doute, car avant de déchirer l'enveloppe il ne put réprimer un geste d'impatience.

Il la parcourut d'abord avec un air d'indifférence et de dédaigneuse pitié ; mais subitement ses sourcils se froncèrent. Il froissa la lettre dans ses mains avec colère.



Il devenait à l'instant le point de mire de tous les regards.

à ce vieillard paralytique, à cet obstiné vivant qui l'empêchait de jouir des millions qui l'attendaient.

On ajoutait que Raymond avait placé à dessein, auprès de son père, André, son âme damnée, cet effronté laquais de comédie, hardi comme Scapin, hypocrite comme Tartufe, qui avait pratiqué pour son compte l'usure envers son jeune maître, qui avait une réputation bien connue de ruse, d'avarice, qui aurait vendu son bras pour un écu, son âme pour un louis.

Tout le monde connut cette version horrible, mais personne ne voulut, ou plutôt n'osa y ajouter foi.

Si les mauvaises langues disaient vrai, le jeune comte avait joué son rôle de fils en comédien consommé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Raymond d'Olligny avait réussi à se créer dans le monde une certaine considération.

V

QUELS PROJETS NOURISSAIT RAYMOND D'OLLIGNY

Le comte Raymond d'Olligny avait maintenant trente-quatre ans.

C'était un homme assez insignifiant d'aspect, c'est-à-dire qu'il était, comme les autres, correctement peigné, soigneusement rasé de frais et parfaitement habillé.

Ses long favoris et ses moustaches étaient un peu plus clairs que ses cheveux châtain, et roulés au fer tous les matins par son valet de chambre.

Sa physionomie n'offrait rien de saillant, et, sans l'expression défiant du regard, elle aurait ressemblé à celle de tous ou de presque tous les gentlemen de notre époque.

Telle qu'elle était pourtant, avec ces lèvres minces, habile

ment dissimulée par les poils de la moustache, cette physionomie manquait de franchise. L'œil hypocrite et indécis errait sans cesse sous les paupières baissées, et ne se fixait jamais sur une personne ou un objet qu'avec une hésitation visible.

Le comte était mince et de taille élevée, mais ses membres étaient grêles et disparaissaient presque dans les vêtements flottants qui les recouvraient. Il avait un tempérament nerveux, un teint bilieux, une apparence chétive, et cependant il n'avait jamais été malade.

De la vie facile qu'il avait menée jadis, des relations qu'il s'était créées dans sa jeunesse, il avait gardé dans la tenue co débraillé que l'on trouve de nos jours chez la plupart de jeunes gens de bonne famille.

A part cela, ses manières ne manquaient pas d'élégance, sa conversation n'était pas dépourvue d'esprit.

Il songeait à se marier, disait-on, mais on ajoutait qu'il cherchait moins une jeune fille à son goût qu'une femme riche, belle, et capable surtout de soutenir dignement son rang de maîtresse de maison.

Il ne manquait pas de mères qui lui avaient pour ainsi dire jeté leurs filles dans les bras, de jeunes veuves dont les regards avaient cherché les siens, mais jusqu'ici il ne s'était prononcé en faveur d'aucune d'elles.

Il avait même reçu ces avances avec un dédain marqué. Les seules femmes envers lesquelles il eût conservé les formes respectueuses que lui imposait l'éducation étaient celles qui n'avaient pas besoin de lui, ou qui n'avaient rien fait pour le séduire.

Parmi celles-là se trouvait Mme de Vorcelles.

Non seulement elle n'avait essayé pour son compte aucune tentative de ce genre, mais elle avait prudemment tenu sa fille à l'écart de l'espèce de concours dans lequel les autres s'étaient engagées.

Cent fois elle avait rencontré dans le monde M. d'Olligny ; elle le connaissait, le saluait, lui parlait, mais elle n'avait jamais rien tenté pour l'amener chez elle et avait même décliné l'honneur de le revoir, sous prétexte qu'elle n'avait plus de maison montée, et que son intérieur n'était pas digne d'un gentilhomme aussi répandu que lui.

Les affabilités que le comte avait témoignées à la mère, il les avait eues pour la fille. Dans les soirées et les bals, les occasions de rapprochement sont excessivement fréquentes.

Hélène avait répondu au comte sur le même ton, mais sans se départir de la froide réserve qu'elle gardait en pareil cas pour tous ceux avec qui le hasard la mettait en contact.

D'ailleurs elle n'éprouvait intérieurement aucune sympathie pour Raymond.

Ce fut peut-être cette réserve prudente de la mère, cette froideur uniforme de la fille qui piquèrent au vif l'amour-propre blasé de M. d'Olligny.

Il était tellement habitué aux avances, aux sourires, aux bouches en cœur qu'il lui parut extraordinaire que Mme de Vorcelles et Hélène agissent autrement que les autres.

Il s'en irrita d'abord, puis il se piqua au jeu et résolut d'amener les rebelles à composition. Ce fut lui qui se montra prévenant, poli, obséquieux même. Il semblait chercher un geste, un mot d'encouragement. Il n'obtint rien que le même enjouement chez la belle veuve, la même réserve chez la jeune fille.

Assurément Hélène n'était relativement pas riche ; Mlle de Vorcelles n'avait que soixante mille francs de rentes quand le comte en avait près de deux cent mille. D'ailleurs Hélène ne pouvait pas jouer en se mariant de la fortune de sa mère. La mort seule pouvait la lui donner. Or la veuve était jeune encore et se portait à merveille. Elle avait peut-être quarante ans à vivre.

Hélène ne possédait donc absolument que la part qui lui revenait de la succession de son père, part évaluée à 300,000 francs environ.

Ce n'était pas grand-chose : à peine une année et demie des revenus du comte d'Olligny.

Aussi cette pauvreté relative fut peut-être la seule chose qui l'empêcha de se prononcer.

Excepté la fortune, la jeune fille réunissait, en effet, tout ce qu'il souhaitait rencontrer chez une femme.

Hélène était de bonne famille, était belle, avait été élevée selon les traditions du grand monde. Elle était liée, par sa naissance et ses relations, avec les plus nobles familles ; c'était plus qu'il n'en fallait pour se créer en peu de temps un salon exceptionnel.

Seulement le comte aimait l'argent par-dessus toutes choses ; il s'abstint.

Certes, ni Helene ni sa mère ne soupçonnaient que M. d'Olligny avait jeté son dévolu sur elles. Son immense fortune leur était connue ; elles n'avaient jamais nourri le fol espoir d'une semblable alliance.

D'ailleurs, alors même que le comte aurait demandé la main de la jeune fille, le succès de sa démarche n'aurait pas été assuré. Mme de Vorcelles n'ignorait rien du passé agité de Raymond : les bruits fâcheux qui avaient couru sur l'origine de la belle veuve. Elle aurait peut-être demandé à réfléchir.

Elle y songeait si peu qu'elle avait laissé le comte à Dieppe, pour courir après cet inconnu qui lui avait sauvé la vie.

Elle était arrivée au Havre avec Hélène en toilette du matin, sans se donner le temps de passer une autre robe, et se mit en quête à l'instant.

A peine descendues de chemin de fer, elles se dirigèrent vers le port.

Sur la place de la Bourse, on leur indiqua le bassin où s'abritaient d'ordinaire tous les bateaux de plaisance.

Elles y coururent. Là elles s'informèrent si l'on connaissait un yacht nommé *Espérance*.

On leur répondit qu'en effet ce clipper était au Havre depuis quatre jours environ, mais qu'il avait quitté le bassin à la marée du matin. Pourtant on le croyait encore dans le port.

Hélène et sa mère continuèrent leur promenade, longeant les bassins et examinant avec un soin scrupuleux toutes les embarcations qui s'y trouvaient.

Arrivées sur le quai de la marine, près de l'endroit où stationnent les paquebots qui font le service de Paris au Havre, Helene aperçut un élégant bateau, gréé neuf, dont le pont fraîchement lavé luisait au soleil.

—Le voilà ! fit-elle en le montrant du doigt.

C'était, en effet, un clipper. Il était amarré derrière un remorqueur. Le mât, les drisses, les haubans étaient amenés, le beaupré était rentré.

A l'arrière était bien gravé le nom *Espérance*.

—Enfin ! s'écria Mme de Vorcelles, cette fois, il ne nous échappera pas. Quand je devrais faire faction sur le quai...

Elle monta sur le paquebot et demanda à parler au capitaine.

Savez-vous à qui est le bateau que je vois attaché au vôtre ? dit-elle rapidement.

—Non, madame, répondit le capitaine. J'ai l'ordre de le conduire à Argenteuil ; je suis même payé d'avance...

—Par qui ?

—Par un jeune homme blond, très distingué, très beau garçon...

—Mais comment se nomme-t-il ? demanda Mme de Vorcelles avec impatience.

—Ah ! je ne lui ai pas demandé.

—Mais, insista la mère d'Hélène, il est impossible que ce monsieur ne vous ait pas donné un nom quelconque. A qui devez-vous remettre ce bateau ?

—A M. Fournaire, constructeur à Argenteuil.

La mère et la fille se regardèrent consternées.

V

Hélène et sa mère demeurèrent en face l'une de l'autre sans mot dire, pendant quelques secondes, puis, tout à coup, elles partirent d'un grand éclat de rire.

En effet, la situation devenait comique. Elles arrivaient tou-

jours au moment où leur sauveur venait de partir, et personne ne pouvait leur dire son nom !

Elles reprirent le chemin de Dieppe. Elles n'éprouvaient plus ni désappointement ni colère. Elles renonçaient définitivement à connaître ce personnage mystérieux qui semblaient les fuir.

Elles ne firent part à qui que ce fût de leur escapade, et reparurent le lendemain au Casino, sans que leur absence eût été remarquée.

Le comte d'Olligny fut peut-être le seul à s'en apercevoir. Il se proposait de leur en demander les motifs, mais il était lui-même tellement préoccupé que ce fut à peine si, le matin, il salua ces dames d'un coup de chapeau et d'un sourire quand il les rencontra.

Quelques heures plus tôt, un de ses domestiques était arrivé de Paris et avait eu avec son maître un assez long entretien.

Le comte venait de se lever et prenait bien tranquillement son thé, lorsqu'on frappa discrètement à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il avec plus d'indifférence que de curiosité.

Mais presque aussitôt il changea de visage.

La porte venait de s'ouvrir, et un homme sans livrée, très simplement vêtu, se présentait.

— Firmin ! s'écria Raymond. Toi, ici !

— Oui, monsieur le comte.

— Que se passe-t-il donc ?

— Des choses assez graves pour que j'aie cru devoir vous en instruire.

— Quoi donc ?

— Vous savez bien... la personne que vous m'aviez recommandée en partant... sur laquelle vous m'aviez chargé de veiller...

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! monsieur, il n'y a plus moyen de la tenir, elle veut absolument venir vous retrouver.

— Je le sais bien. Elle me l'a écrit hier ; mais je ne puis croire qu'elle commette une pareille faute.

— Pourquoi non ? demanda Firmin.

— Parce que ce serait un scandale public, et qu'elle n'ignore pas que j'ai de grands ménagements à garder.

— Oh ! je le lui ai dit, monsieur le comte, soyez-en sûr. Mais elle ne veut rien écouter.

— Elle est donc folle !

— Je ne prétends pas cela, mais sans moi elle serait partie hier.

— Pour le Havre ?

— Oui, monsieur le comte.

Raymond fronça les sourcils et ne put réprimer un geste d'impatience.

— Mais tu lui as fait entendre raison ? reprit-il d'un ton inquiet.

— A peu près.

— Que veux-tu dire ?

— Je n'ai trouvé qu'un moyen de la faire rester à Paris.

— Lequel ?

— C'est de lui promettre que je m'efforcerais de vous ramener auprès d'elle.

— J'avais raison. Elle est folle ! s'écria le comte.

— Folle de douleur, c'est le mot, dit Firmin.

— Mais que prétend-elle, enfin.

— Elle prétends que son fils n'a pas de nom, et que monsieur doit lui donner le sien.

Raymond sourit d'un air de pitié.

— Allons donc ! elle fera comme les autres.

— Je ne le crois pas, dit Firmin. Son caractère a changé du tout au tout depuis la naissance de son fils.

— Vraiment ?

— Monsieur le comte peut s'en rapporter à moi. Il n'a pas eu le temps de s'en apercevoir, parce qu'il est parti presque immédiatement après les couches de madame ; mais moi qui

ne l'ai pas quittée, devant qui elle ne se gêne pas, je puis affirmer que ce que je dis est la pure vérité.

— Eh bien ! retourne à Paris... dit le comte d'un ton ennuyé. Dis-lui que je reviendrai.

— Quand ?

— Est-ce que je sais, moi ? Dans quelques jours...

— C'est que je suis chargé de demander une date précise à monsieur.

— Morbleu ! Il ne me manquait plus que cela ! Ne suis-je pas libre de mes actions ?

— Assurément, répondit Firmin en s'inclinant.

— Alors, va-t'en. Dis à cette personne que tu m'as vu, que je ne tarderai pas... Forge un mensonge quelconque, ce n'est pas un difficile pour toi.

J'y tâcherai, fit le domestique avec les mêmes témoignages de respect ; mais si je ne parvenais pas à convaincre madame, je prie monsieur le comte, au service de qui je tiens à rester, de ne pas oublier que je l'ai prévenu de ce qui pourrait arriver.

— Sois tranquille, fit Raymond, je m'en souviendrai.

Le domestique allait se retirer. Déjà il avait mis la main sur le bouton de la porte, lorsque son maître le rappela.

— Surtout, recommanda-t-il, qu'elle ne vienne pas ici. Je nourris certains projets que sa seule présence ferait échouer à l'instant.

— Je ferai tout mon possible, dit évasivement Firmin, mais je ne saurais employer la violence. Or monsieur le comte peut croire que, si je me suis décidé à faire le voyage, c'est que j'ai craint ce qu'il voudrait justement éviter.

Raymond frappa sur la table avec colère et réfléchit quelques secondes.

— Enfin, reprit-il, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... dis-lui que dans trois jours je serai à Paris... que j'irai la voir.

— Si monsieur le comte voulait bien me donner un mot, fit observer Firmin, cela vaudrait mieux.

— Tu as raison ! dit Raymond avec humeur.

Aussitôt il s'exécuta, mais il prit la plume avec une mauvaise grâce frappante et écrivit ces quelques lignes d'une main que l'impatience agitait :

" Ma chère amie,

" Firmin me fait part à l'instant de vos idées folles. J'avoue que je n'y crois guère ; mais, s'il ne faut que vous rassurer, je m'empresse de vous annoncer que je serai dans trois jours auprès de vous.

" Donc, soyez raisonnable, et à bientôt.

" Votre affectionné,

" RAYMOND."

Il glissa ce billet sous enveloppe, sans y inscrire aucun nom ni aucune adresse, et le tendit à Firmin.

— Tiens ! dit-il, prends ceci et n'en parlons plus.

Il se renversa dans son fauteuil et poussa un soupir de satisfaction, comme un homme soulagé d'un grand poids, pendant que son domestique refermait sur lui la porte de la chambre.

Quand il sortit, il était moins inquiet, mais encore préoccupé.

Cependant, à mesure que la journée s'avance, son front s'éclaircit.

Le soir, quand il entra au Casino, il avait reconquis tout son aplomb.

Le prince Cachemire s'y trouvait, entouré d'une véritable cour, hommes et femmes étaient rangés en cercle autour de lui, tandis que, toujours calme et souriant, il regardait les groupes de danseurs qui tourbillonnaient devant lui.

A ses côtés, le comte reconnut Mme de Vorcelles et sa fille. Il causait avec elles et paraissait prendre un vif plaisir à leur conversation.

— Ah ! ah ! murmura Raymond. Est-ce que le prince irait sur mes brisées ?

Il s'approcha d'eux et salua courtoisement. Puis, sans plus de façon, il prit un siège auprès de la baronne.

—Je n'ai pas eu l'honneur de vous apercevoir hier, madame, lui dit-il d'un ton de reproche.

—C'est vrai, nous ne sommes pas sorties, répondit vivement Mme de Vorcelles; mais je n'osais pas me flatter que vous vous en fussiez aperçu, monsieur le comte.

—Cela n'a rien d'étonnant, madame; j'avais quelque chose à vous demander.

—A moi? fit la baronne surprise.

—Oui, madame; mais j'ai réfléchi que l'endroit où nous sommes était assez mal choisi pour une démarche de ce genre, dit Raymond; si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous en reparlerons cet automne, quand vous serez rentrée à Paris.

—Je suis à vos ordres, monsieur, répondit la baronne avec dignité.

VI

LE PRINCE CACHEMIRE ET SON INTENDANT

Le comte d'Olligny était désappointé.

Mme de Vorcelles avait-elle bien compris le sens des paroles qu'il lui avait adressées? C'est probable, car il avait affecté à dessein un air solennel qui contrastait singulièrement avec sa grâce ordinaire.

Il s'imaginait sans doute que la baronne irait au-devant des confidences qu'il voulait lui faire et insisterait pour qu'il se prononçât à l'instant. Il croyait l'éblouir en faisant miroiter à ses yeux la possibilité d'une si riche alliance; mais si Mme de Vorcelles éprouva réellement des sentiments de cette nature, elle eut le talent de demeurer impénétrable.

Le coup de théâtre que Raymond ménageait à sa vanité venait de manquer.

Néanmoins il se montra aimable et empressé, annonça que son séjour à Dieppe serait de courte durée, puisqu'il n'y était venu que pour accompagner M. de Coissy, et rappela au prince la promesse que celui-ci lui avait faite de venir chasser à l'automne dans la Nièvre.

En effet, le lendemain matin, le comte quittait Dieppe par le premier train.

Il craignait probablement la réalisation des menaces qu'une lettre lui avait apportées, et dont Firmin avait à grand-peine empêché l'exécution immédiate.

Huit jours après les événements qui précèdent, aucun des acteurs qui avaient joué un rôle ne se trouvait à Dieppe.

Quatre mois s'étaient passés. On était à la fin de novembre. Ce qu'on est convenu d'appeler "tout le monde" était rentré à Paris.

Les bals et les fêtes avaient déjà inauguré la saison d'hiver.

Le nabab, lui aussi, était revenu à Paris, après avoir promené dans tous les bains de mer son oisiveté et ses magnificences. Maintenant sa réputation était à peu près européenne.

Nonchalamment étendu sur des coussins, la tête appuyée sur son coude, il rêvait.

Ses yeux à demi fermés et comme voilés par une tristesse invincible, se fixaient sans regarder sur les meubles du salon. Un pli profond, une ride, la seule qui sillonnât son visage mâle, creusait son front tatoué.

On devinait qu'une pensée opiniâtre l'absorbait tout entier.

Ce n'était plus cette figure calme et souriante qu'on admirait d'ordinaire et qui caractérisait la flegmatique indolence des peuples de l'Orient; les traits étaient contractés, les sourcils se fronçaient, la bouche crispée se relevait avec amertume.

Son impassibilité habituelle n'était-elle qu'un masque destiné à cacher les soucis qui le dévoraient? Cette pensée persistante à laquelle il obéissait, maintenant qu'il était seul, le poursuivait-elle au milieu des distractions de toute espèce qu'il essayait de se procurer?

Peut-être l'activité qu'il déployait, la fièvre de déplacement dont il était possédé n'étaient-elles pour lui qu'un moyen d'échapper à la préoccupation de son esprit.

Il restait ainsi fréquemment pendant de longues heures, isolé du monde, distrait parfois de sa rêverie par un importun, qu'il ne recevait le plus souvent qu'à son corps défen-

dant. Mais jamais un domestique ne serait venu le déranger sans un motif sérieux ou sans que son maître l'eût sonné.

Un seul jouissait de ce privilège, c'était Berger.

Pour les autres, des ordres sévères avaient été donnés à cet égard.

Aujourd'hui le rajah Ajir-Adjimore était bien seul. Depuis plus de quinze jours, son factotum avait disparu.

Il était dix heures du matin. Depuis trois longues heures le prince conservait sa posture indolente et fatiguée. Il y avait du découragement dans l'affaissement du corps et dans le clignement des paupières.

Soudain tout son être s'anima.

La porte venait de s'ouvrir et Berger se tenait debout sur le seuil.

—Enfin! c'est toi! s'écria joyeusement le prince.

—Oui, répondit l'intendant d'un air piteux.

—Bien! fit le nabab. Je vois que ton voyage n'a pas réussi.

—Pas comme je l'aurais désiré, dit Berger d'une voix sourde.

—Pourtant tu as dû interroger, courir le pays... En quinze jours, on a le temps de faire bien des choses...

—Je n'ai pas perdu une seconde.

—Enfin que sais-tu? Qu'as-tu appris?

—Presque rien de plus que ce que nous savions-déjà.

—Voilà un presque qui signifie beaucoup plus que tu ne veux bien le dire.

—Pas tant que vous croyez.

—Voyons, réponds-moi. Ce Paris?

—On le croit mort.

—Sa femme...

—A quitté le pays.

—Depuis quand?

—Depuis le moment où le comte d'Olligny, qui jusque-là pourvoyait à ses besoins, est devenu paralytique et n'a pu veiller sur elle.

—Et Juliette, sa fille?

—Est partie avec sa mère.

—A la même époque?

—Le même jour.

—Où sont-elles allées?

—Personne n'a pu me le dire.

—Il n'ont donc conservé dans le pays aucunes relations?

—Il paraît que non.

—Mais le père de Jeanne?...

—Est mort.

—Leur a-t-il laissé quelque chose?

—Rien.

—Ainsi elles étaient sans ressources?

—Absolument, car elles n'avaient voulu rien emporter de ce qu'elles tenaient de M. d'Olligny, de peur que son fils ne leur en demandât compte.

—Et l'on ne soupçonne pas l'endroit où elles se sont retirées?

—On croit que c'est à Paris.

—On a donc relevé leurs traces?

—Un individu nommé Thaboureau affirme les y avoir rencontrées six mois après leur départ.

—Il leur a parlé?

—Non; au moment où il se dirigeait vers elles, elles ont feint de ne pas le voir et se sont éloignées en toute hâte.

—Que dit-on d'elles dans le pays? Elles n'y ont laissé aucune dette?

—Non. On les estime et on les plait.

—Parle-t-on de Paris?

—Quelquesfois.

—Quelle opinion a-t-on de lui?

—On croit qu'il est victime d'une erreur judiciaire.

—Mais puisqu'il a tout avoué...

—N'importe; la déposition de son ancien maître, qui n'a pu convaincre le jury, est devenue un article de foi pour ses compatriotes.

—Est-ce tout?

« Do Coissy lui avoue naïvement qu'il va du côté de Bagères-de-Luchon, et que du reste peu lui importe l'endroit où le hasard le poussera, pourvu qu'il quitte l'asphalte ombragé des boulevards.

—Eh bien ! lui dit cet ami, veux-tu que je sois ce hasard ?

—Volontiers. Tu vas donc quelque part ?

—Oui.

—Où ?

—Qu'est-ce que cela te fait, puisque je représente le hasard.

—C'est juste ! Quand partons-nous ?

—Demain matin."

« En effet, le lendemain, pour commencer, de Coissy prenait le chemin de fer du Nord au lieu de celui du Midi. Le lendemain, il était en Hollande ; huit jours après, en Danemark, enchanté de voir enfin du nouveau.

« Les deux voyageurs se trouvaient au bord de la Baltique.

—Si nous traversons ça ? lui propose son ami.

—Je veux bien, accepte de Coissy.

« Deux jours après, il était en Suède, puis en Norvège. Bref, le croiriez-vous ? il a fini par la Laponie !

—Et il est revenu ? demanda le nabab.

—Il y a un mois au plus. Enfin, ce dernier mois, il l'a passé un peu partout, avec son chien et son fusil.

—Tudieu ! fit le prince, c'est un garçon actif que votre ami de Coissy.

—Lui ! vous ne le connaissez pas encore, prince. Actif railleur, sceptique, insouciant, indépendant avant tout, avec une médiocre fortune de vingt-cinq ou trente mille francs d, rente, il est tout ce que les autres ne sont pas. Il rit de tout de vous, de moi, de lui-même ; on le traite en enfant gâté. Il en use, il en abuse, sans jamais lasser la patience de personne.

« En effet, dit le nabab ; j'ai cru remarquer qu'il avait l'esprit essentiellement français. Je serai heureux de faire le voyage avec lui.

—Ainsi, c'est bien convenu, fit Raymond en prenant congé. Je compte sur vous.

—Dans huit jours, promet le prince.

VII

MONSIEUR ADRIEN

Madame de Vorcelles et Hélène étaient revenues aussi à cette époque de la maison de campagne qu'elles possédaient aux environs de Bruy.

C'est là qu'elles passaient invariablement le commencement et la fin de la belle saison.

Elles avaient presque complètement oublié leur aventure de Dieppe, ou, si elles avaient raconté leur sauvetage miraculeux à leurs amis, elles avaient du moins renoncé à en découvrir le héros.

Un jour qu'elles traversaient Paris, une affiche blanche frappa leurs yeux.

L'en-tête de cette affiche était formulé de la façon suivante :

VILLE D'ARGENTEUIL

COURSES D'AUTOMNE

Pour embarcation de toute provenance et de toute dimension
Sous le patronage de la Société des régates parisiennes.

—Tiens ! s'écria la baronne après avoir parcouru le programme, je savais bien qu'Argenteuil était renommé pour ses asperges, ses figues et surtout pour ses ivrognes, mais j'ignorais qu'il eût le monopole des courses à la voile.

Puis se tournant vers sa fille :

—Veux-tu reprit-elle, que nous allions visiter dimanche ce petit port de mer que nous n'avons jamais vu ?

—Je ne demande pas mieux dit Hélène.

—Eh bien ! si le temps le permet, ajouta la baronne en riant, nous irons honorer de notre présence cette petite solennité.

Quand se leva l'aurore du dimanche, on fit venir le cocher ; on lui demanda s'il connaissait le chemin d'Argenteuil. Non

seulement sa réponse fut affirmative, mais il déclara qu'il ne fallait pas plus de trois petits quarts d'heure pour y arriver.

On déjeûna à dix heures.

A midi on se mit en route.

Chaudement enveloppées de châles, les jambes couvertes d'épaisses fourrures, elles humaient l'air tiède de cette admirable journée avec la joie de l'écolière qui va faire l'école buissonnière.

Au moment où elles traversaient le pont d'Argenteuil, elles virent de loin les clipper rangés en ligne le long de la rive droite.

Tout à coup elles entendirent l'éclat d'une bombe.

Aussitôt tous les bateaux quittèrent la berge à la fois et se couvrirent de voiles, semblable à une troupe de guélands effarouchés qui prendrait leur vol.

La baronne et sa fille firent arrêter la calèche pour jouir de ce spectacle merveilleux. Mais les bateaux disparurent bientôt en se distançant dans la direction de Bezons.

Alors elles poursuivirent leur route et vinrent se placer précisément à l'endroit d'où les embarcations étaient parties, pensant bien que c'était là qu'elles reviendraient.

En effet, elles aperçurent fichés en terre leurs numéros respectifs.

En voyant stationner la calèche, un des jeunes gens qui se trouvaient là se détacha du groupe des commissaires, et, le chapeau à la main, pria ces dames de vouloir bien accepter le programme qu'il leur tendait.

Elles jetèrent les yeux sur le programme qu'on leur avait donné, et presque en même temps toutes les deux posèrent leur doigt finement ganté sur un nom qui les frappa ;

—*Espérance*, patron : M. Adrien.

Adrien tout court ? c'est-à-dire le nom qu'elles connaissaient déjà, mais non pas celui qu'elles étaient venues chercher.

Cependant c'était un indice. Elles étudièrent le programme et reconnurent que l'*Espérance* était un clipper de six mètres de long, appartenant à la deuxième série et portant le numéro 9 à la corne de sa brigantine.

Pendant ce temps, les bateaux avaient viré la bouée d'aval et commençaient à remonter le fleuve.

Hélène prit sa lorgnette, et, la première, sur l'embarcation qui était en avant de toutes les autres, elle distingua un carré de toile blanche sur lequel était tracé, en gros caractère, le chiffre 9.

—La voilà ! s'écria-t-elle en étouffant sa voix et en indiquant du doigt le clipper à la baronne. Il est premier !

Elle avait prononcé ces trois derniers mots avec une joie enfantine.

Pendant les deux heures que dura la course et tant qu'il leur fut permis de suivre du regard et de la jumelle, la baronne et sa fille ne cessèrent d'observer les mouvements du voilier qui captivait leur attention.

Enfin l'*Espérance* toucha terre avec une avance considérable et fut saluée d'une bombe à l'arrivée.

Le clipper avait gagné à la fois le prit d'honneur et le premier prix de sa série.

M. Adrien mit pied à terre et reçut les félicitations de ses amis.

Au même instant le valet de pied de Mme de Vorcelles l'aborda et le pria de vouloir bien l'accompagner jusqu'à sa calèche.

Adrien le suivit avec un peu de surprise. Ce ne fut qu'à quelques pas de la voiture qu'il reconnut la baronne et sa fille. Il rougit, pâlit tour à tour et salua avec un embarras visible.

—Je vous demande mille pardons, monsieur, dit Mme de Vorcelles, de vous avoir dérangé ; mais vous devez savoir à quel sentiment ma fille et moi nous avons obéi...

—Non... madame... balbutia Adrien.

—Alors, monsieur, je solliciterai de vous la permission de ne pas vous le dire ici, au milieu de tout ce monde qui nous observe...

—Comme il vous plaira, madame... fit le jeune homme de plus en plus décontenancé.

—Seriez-vous assez bon pour me donner votre nom ? dit la baronne.

—Je suis à vos ordres, madame.

Alors il tira de son portefeuille une carte de visite, la tendit à Mme de Vorcelles et se retira après s'être incliné profondément.

Le lendemain de cette journée, dans un atelier perdu au fond d'une cour de la rue Notre-Dame-des-Champs, un jeune homme était assis, silencieux et pensif.

En face de lui, une esquisse était ébauchée ; à côté, sur un tabouret, une palette et des pinceaux gisaient inoccupés.

L'atelier était grand, aérée, merveilleusement éclairé par une large fenêtre garnie de rideaux verts mobiles.

Rien de plus simple que cet atelier, quand on le compare à celui des maîtres de l'époque, qui se plaisent à entasser là toutes les richesses de l'art, à quelque siècle qu'elles appartiennent.

Cependant, dans les rares objets de curiosité qui garnissaient les meubles, dans les faïences placées sur ou dans les bahuts, on reconnaissait un goût éclairé.

Le jeune peintre avait renoncé au travail : sans doute il obéissait aux caprices de sa pensée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'entendit pas la porte extérieure crier sur ses gonds. Presque aussitôt, un bras souleva la portière et un jeune homme parut sur le seuil de l'atelier.

Il s'arrêta quelques instants à contempler l'artiste immobile.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, à la moustache soyeuse, longue et coquettement retroussée. Il était brun, avait le teint clair, l'œil vif, la bouche sensuelle, la physionomie intelligente.

Le regard était franc, le visage gai. On y lisait à première vue la bonne humeur et le contentement de soi-même.

En apercevant le peintre inactif, il eut un sourire railleur et haussa les épaules avec une bienveillante pitié. Puis, sans le quitter des yeux, il avança lentement et lui frappa sur l'épaule.

Alors seulement l'artiste se retourna.

—De Coissy ! s'écria-t-il.

—A quoi penses-tu, Adrien ? lui demanda brusquement le nouveau venu.

Au lieu de répondre, Adrien se leva précipitamment et lui tendit la main.

—Ah ça ! tu viens déjeuner avec moi, j'espère ? dit-il avec joie.

—Parbleu ! crois-tu qu'on fasse pour rien le voyage de la rue de Provence à la rue Notre-Dame-des-Champs !

—Alors, attends-moi là deux minutes, dit Adrien. Le temps d'aller prévenir ma mère de ta bonne visite. Pauvre femme ! cela va lui donner du bonheur pour toute la journée de te savoir ici. C'est qu'il y a au moins trois ou quatre mois qu'elle ne t'a vu !

—Je le crois bien ! J'arrive de la Laponie.

—Toi !

—Moi-même.

—M'as-tu rapporté quelque chose ?

—Ah ! je m'y attendais, fit de Coissy. Tous mes amis m'ont adressé la même question ; mais sois tranquille, je ne me suis dépouillé pour ceux-là que de ce que je n'aurais pas osé te donner.

—Vrai ?

—Tu viendras chercher tes bibelots un de ces jours.

—Parfait ! Nous en recauserons tout à l'heure.

Adrien sortit et revint au bout de quelques instants.

—C'est fait ! dit-il en rentrant ; ma mère est prévenue. Elle va rouler ses tire-bouchons pour te recevoir.

—Bien ! fit Coissy, maintenant parlons un peu de toi. As-tu vu du nouveau ?

—En quoi ?

—En tout, parbleu ! En art, en amour.

—Rien !

—Comment ! pas de commandes ?

—Pas une. Tu le vois, j'ai là trois tableaux achevés qui attendent le chaland.

—Tu n'as pas trouvé à les vendre ?

—A des marchands, oui ; mais à des prix ridicules. Je n'ai pas voulu.

—Tu as eu tort.

—Par exemple !

—Eh ! sans doute, mon cher ! Tu n'es pas plus que les autres issu de la cuisso de Jupiter ! Il faut en passer par là pour commencer, pour se faire un nom. Tu verras...quand le nom est fait, on se rattrape.

—Oui, je le sais, mais cela me répugne.

—Ah ! s'écria de Coissy, comme on voit bien que tu n'as jamais eu faim !

—Ainsi, selon toi, mon cher Gustave, j'ai eu tort de ne pas accepter deux mille francs de ces trois tableaux ?

—Trois fois tort, mon ami. Tu ne dois pas souffrir que ta mère se prive pour toi, et si elle se prive malgré toi, tu dois l'en récompenser. Voyons ! je parie que la brave femme a envie de quelque chose et qu'elle n'ose pas l'acheter.

—Tu as raison, fit Adrien en se frappant le front. Elle a besoin d'un manteau de fourrure.

—Et elle se refuse ?

—Comme toujours ?

—En ce cas, envoie sur-le-champ tes trois tableaux chez ton marchand, palpe tes deux mille francs, achète la fourrure, et n'en parlons plus.

—Comme tu y vas ! dit Adrien en souriant. C'est égal, reprit-il en soupirant, c'est bien dommage.

—Allons ! vas-tu regretter d'avoir eu un bon mouvement ! reprit Gustave. Morbleu ! n'aie donc pas plus de vanité que de cœur. Il y a assez de lâches et d'égoïstes sans que nous en grossissions la liste. On est dupé, me diras-tu ? Tant mieux ! j'aime mieux être dupe que dupeur, volé que voleur. Et puis, le beau chagrin après tout de reconnaître un peu tard qu'on a eu affaire à une canaille ! On regrette son argent pendant huit jours... et on n'y pense plus.

—Tu as raison, toujours raison, dit Adrien. Ah ! que tu as un heureux caractère !

—Je ne l'avais pas, ce caractère-là, je me le suis fait. Je ne vaux pas mieux que les autres animaux qui peuplent notre aimable société. Je suis bien tenté de refuser de l'argent quand on m'en emprunte ; je voudrais bien ne pas pleurer ou m'attendrir sur une infortune, sur un désastre ; j'aimerais à manger mes revenus tout seul, à végéter sans émotion, à digérer en paix mes quatre repas par jour, mais j'en ne peux pas.

—Quand je songe qu'un ami peut souffrir de mon refus, qu'une infortune n'attend pour vivre que la pièce d'or que je gaspille, je me dis qu'il vaut mieux veir en aide à dix chena-pans que de laisser mourir un pauvre diable. On m'exploite, cela m'est égal. Je n'ai trouvé encore que des coquins, mais je suis sûr que je rencontrerai enfin un honnête homme. Eh bien ! celui-là me consolera des autres !

Gustave s'aperçut alors seulement qu'Adrien le regardait en souriant.

—Tiens ! dit-il avec une pointe d'humeur, tu me fais divaguer. Revenons à toi. A présent que nous avons parlé d'art, parlons d'amour.

Adrien devint subitement cramoisi.

—Il y a donc du nouveau ? demanda de Coissy en se frottant les mains.

Adrien ne répondit pas. Il ne réprima même qu'à moitié le geste d'impatience que l'insistance de son ami lui arracha.

—Voyons ! fit Gustave, ne rougis pas et ne te fâche pas. Tu as vingt-quatre ans, tu as le droit d'aimer. Personne ne songe à te le contester.

—Je n'ai, du reste, attendu pour cela la permission de personne, riposta Adrien avec un peu d'aigreur.

—Oh ! du moment que tu le prends sur ce ton-là, parlons d'autre chose, dit Gustave. J'ai été indiscret, je le regrette, c'est fini. Maintenant passons, si tu le veux, à mon voyage en Laponie.

—Non, répondit Adrien, mais tu ne peux pas comprendre le mouvement d'impatience qui m'a échappé. Je vais te l'expliquer.

—Je ne te le demande pas.

—Et moi je veux te le dire. Aussi bien, tu es le seul à qui je puisse me confier.

—C'est différent ; mais avant tout je tiens, moi aussi, à te donner l'explication des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure. Si je te disais qu'à vingt-quatre ans tu n'as pas encore aimé, c'est que je ne te faisais pas l'injure de croire que tu avais eu le moindre attachement sérieux pour les beautés complaisantes auxquels tu as jusqu'ici consacré seulement quelques instants.

—Tu ne te trompes pas, avoua Adrien. En effet, je n'ai jamais aimé.

—Et à présent ? demanda malicieusement de Coissy.

—A présent, j'ai bien peur... fit l'artiste en secouant la tête.

—Eh bien ! je t'écoute, dit Gustave.

—Si j'ai si mal accueilli tes ouvertures à ce sujet, commença Adrien, c'est que tu venais sans le vouloir d'évoquer une image que je m'efforce depuis quatre mois de bannir de ma pensée.

—Et tu n'y es pas parvenu !

—Pas encore.

—Alors, ne l'essaye plus, le mal est sans remède.

—Ne me dis pas cela ! s'écria Adrien avec une véritable terreur. C'est précisément mon impuissance qui me fait trembler.

—Pourquoi ? Cette jeune fille n'est-elle pas digne de ton amour ? Car il s'agit d'une jeune fille, n'est pas ?

—Tu l'as deviné.

—Et elle appartient à une famille honorable ?

—Je le crois.

—Alors, de quoi te plains-tu ? fit Gustave. Il ne te reste plus qu'à demander sa main et à l'épouser.

—Oh ! je n'en suis pas là ! se recria Adrien.

—Où en es-tu donc ?

—A rien.

Gustave bondit sur son siège.

—Je ne te comprends pas, dit-il. Quel est l'âge de cette jeune personne ?

—Dix-sept ou dix-huit ans.

—Tu n'en es pas plus sûr que cela ?

—Non, je n'ai fait que l'entrevoir...

—Bien. Passons. Quel est son nom ?

—Je n'en sais rien.

—Où demeure-t-elle ?

—Je l'ignore.

—Tu es donc amoureux d'une vision ?

—Tu l'as dit.

—Diable ! c'est grave, alors ! murmura de Coissy. Étudions un peu ta maladie. Comment t'a-t-elle pris ?

—Te sauvais-tu du jour où je t'ai rencontré au Havre ? demanda Adrien.

—Ah ! j'y suis ! C'est vers la fin de juillet ?

—Précisément, dit Adrien. Eh bien ! si la mémoire ne te fait pas défaut, je te racontai, sur la jetée, par suite de quel événement j'avais quitté Dieppe, où je devais te retrouver.

—Oui, je me rappelle à présent, dit Gustave avec volubilité ; le vent... la mer... un pêcheur... une barque... deux femmes qui te poussaient.

—Tu y es.

—Ainsi ta vision, c'est une de ces deux femmes ?

—Juste !

—Tu l'as revue fréquemment, depuis cette époque ?

—Une seule fois.

—Où ? quand ?

—Hier, à Argenteuil, après les régates.

—Ouf ! soupira de Coissy. Qu'on a de peine à t'arracher quelques éclaircissements ! T'a-t-elle reconnu ? Lui as-tu parlé ?

—Elle m'a reconnu, mais je ne lui ai pas parlé. Sa mère m'a fait appeler par son valet de pied et m'a demandé mon nom.

—Que t'a-t-elle donné ?

—Ah ! cette fois, je ne pouvais pas l'éviter.

—Alors tout marche comme sur des roulettes ! s'écria de Coissy.

—Pas tant que tu te l'imagines, car je ne t'ai pas tout dit, répliqua Adrien. Ainsi que je me l'étais figuré, cette jeune fille est riche et appartient à l'aristocratie.

—Tu as donc pris des renseignements sur son compte ?

—Non, puisque j'ignore son nom ; mais elle était hier à Argenteuil dans une calèche de haut style, flanquée de deux laquais en livrée ; donc elle est riche...

—En effet, cela le ferait supposer.

—Comprends-tu maintenant pourquoi je veux oublier ? dit amèrement Adrien.

—Je te comprends et j'excuse ta vivacité, répondit Gustave. Mais aussi pourquoi te fourrer de pareilles idées en tête ?

—Est-ce qu'on est maître de ces choses-là !

—C'est encore vrai, fit de Coissy.

—Et c'est à elle que tu pensais quand je suis entré, je gage ?

—Hélas ! oui.

—Tiens ! veux-tu que je te guérisse ?

—Ah ! si c'était possible ! gémit l'artiste.

—Tout est possible en ce monde. Je vais t'emmener à la chasse.

—Moi ! chez qui ?

—Chez le comte d'Olligny.

—Mais je ne le connais pas !

—Il te connaît, lui, c'est la même chose. Mais, au fait, j'y songe... Tu le connais aussi.

—Je ne l'ai jamais vu.

—Pardon ! c'est ce monsieur qui était avec moi au Havre quand je t'ai rencontré.

—Bon ! je me souviens... une tête ingrate... une figure de fouine... mais je ne lui ai pas été présenté.

—Ne t'occupe pas de cela. Je suis assez lié avec lui pour t'emmener d'autorité.

—Non, fit dédaigneusement Adrien. Cela ne me tente pas.

—Pourquoi ?

—Cet homme-là ne me plaît pas.

—Qu'importe !

—Il importe beaucoup. J'ai un caractère très primesautier. Il en est de mes antipathies comme de mes amitiés. J'aime ou je n'aime pas à première vue. Ton comte d'Olligny n'est pas mon homme.

—Tu as tort, tu ne sais pas ce que tu refuses, dit Gustave avec une gravité comique.

—Quoi donc ?

—Tu aurais voyagé avec le prince Cachemire.

—Quel prince ?

—Allons, bon ! s'écria de Coissy. Voilà qu'il ne connaît pas le prince Cachemire, à présent ! Il est vrai que dans le quartier perdu qu'il habite... Mais c'est le héros du jour, mon cher ami ! On ne jure que par lui ! C'est un sac d'or et de pierreries, une mine de diamants que cette homme-là ! Et puis, que dirais-tu d'un prince qui a des roues bleues sur le front, les joues et le menton ? Voilà une Altesse devant laquelle j'ai peine à garder mon sérieux. Car il est prince ; mieux que cela, il est rajah ! Il a un nom qu'on éternue.

Adrien ne put réprimer un sourire.

—Tu ris ? fit Gustave. Essaye donc de prononcer Adjir-Adjimore-Rajah sans éternuer.

—Mais c'est donc toi qui es chargé de piloter ce nabab ?

—Nabab, tu as trouvé le mot. C'est ainsi qu'on le surnomme également.

— Il va chasser chez le comte d'Origny et, comme il ne connaît pas le chemin, ce Barbare, c'est moi qui l'accompagne à Lépeaux.

—Et vous partez... quand ?

—Après-demain.

—Ainsi, l'on ne te reverra pas encore de quelques jours ?

—Oh ! je ne serai pas longtemps, je te promets. Et à moins que tu veuilles venir avec moi...

—Il n'y a pas de danger ! se défendit Adrien avec vivacité.

—Tu tiens donc bien à rester à Paris ?

—Non... mais...

—Prends garde ! mon pauvre ami. Il ne faut pas jouer avec le feu, dit sentencieusement de Coissy.

VIII

HISTOIRE DE DEUX MAINS DE FEMMES.

Adrien était de mauvaise humeur. Il comprenait que du fond de sa pitié railleuse, de Coissy avait raison, et cela l'irritait. Il aurait voulu fuir Paris et il n'en avait pas le courage, maintenant qu'il avait revu Hélène. Il ne se faisait pas illusion ; il ne croyait pas à la possibilité d'un mariage entre lui et cette créature privilégiée, qui possédait à la fois la beauté, le nom, la richesse, mais il ne se sentait pas la force de renoncer à cet amour envahissant.

Il haussa les épaules avec dépit.

—Tiens, dit-il, laisse-moi tranquille avec tes théories !

—Eh ? mon cher, répliqua Gustave, il faut avoir beaucoup de pratique pour faire de la théorie. Or, tu as beau dire, j'ai plus pratiqué la vie que toi. Ce n'est à mon avantage que je revendique cette expérience, mais c'est si naturel ! J'étais riche, tu étais pauvre : je ne faisais rien, tu travaillais. Tu n'as pas idée du mal qu'il faut se donner pour dépenser inutilement quinze heures par jour sans trop s'ennuyer.

—Oh ! je m'en doute, ricana l'artiste.

—Si je voulais t'emmener chez le comte, ce n'était pas pour te le faire épouser, crois le bien, c'était pour te distraire.

—Je t'en remercie, mon ami.

—Et puis, qui sait ?... reprit de Coissy, je t'aurais peut-être fait obtenir des commandes... quand cela ne serait que du nabab... Tu ne veux pas ? (qu'il n'en soit plus question.)

—Réserve-moi toujours ta bonne volonté, mon cher Gustave. J'y ferai peut-être appel plus tôt que tu ne crois.

—Tu le peux toujours, mais fais en sorte qu'il ne soit pas trop tard.

—Ah ! n't brusquement Adrien, voici le déjeuner qui arrive et ma mère qui l'accompagne.

En même temps, il posa un doigt sur sa bouche comme pour recommander le silence à de Coissy.

—N'aie pas peur, grand enfant, dit Gustave.

Et il alla serrer cordialement la main de la vieille dame.

Elle était vieille, en effet, ou du moins elle paraissait l'être. Elle avait une figure accentuée, sur laquelle les chagrins semblaient avoir creusé des rides précoces. Elle n'avait pas plus de cinquante-cinq ans et on lui en aurait donné plus de soixante. Ses cheveux blancs étaient roulés avec soin de chaque côté de ses joues en une coque unique, qui amincissait encore son visage osseux.

Elle s'informa avec beaucoup de sollicitude de Gustave, de ce qu'il avait fait pendant l'été.

Cette fois, de Coissy put enfin placer le récit de son voyage en Laponie, récit qui se prolongea jusqu'à la fin du déjeuner.

Gustave avait un véritable talent de narrateur.

Il traça de son voyage, et principalement de son séjour en Laponie, une longue épopée bouffonne. C'était déjà assez plaisant voir un Parisien faire sa malle pour Bagnères et débarquer en Laponie.

Il parvint à déridier Adrien, qui riait quelquefois, et sa mère, qui ne riait jamais.

Enfin il prit congé, et promit de revenir dès qu'il serait de retour de la chasse.

Adrien et sa mère restèrent seuls.

La bonne dame allait se retirer pour regagner le petit appartement qu'elle occupait à l'étage supérieur, quand son fils la retint et la força doucement de s'asseoir sur le divan.

—Pas encore, dit-il. J'ai quelque chose à vous demander.

—Quoi donc ? fit la mère étonnée.

—Avez-vous jamais regardé les fenêtres de la maison qui nous fait face ?

—Le bâtiment qui est sur la rue ?

—Précisément.

—Non, répondit la vieille dame, ou du moins je les ai regardées sans les voir.

—Eh bien ! je les ai attentivement observées depuis que nous demeurons ici.

—Ou veux-tu en venir ?

Pour toute réponse, Adrien prit sa mère par le bras et vint se placer avec elle devant la large baie qui éclairait l'atelier.

—Jetez les yeux, dit-il, sur la deuxième fenêtre du quatrième et dernier étage, en commençant par la gauche.

—Bien ! j'y suis.

—Que voyez-vous ?

—Une main de femme qui s'abaisse et s'élève. Elle est probablement en train de coudre.

—Maintenant, vous pouvez vous rasseoir, dit l'artiste à sa mère en la reconduisant sur le divan.

Elle le considérait avec une surprise croissante.

—Il y a six ans que nous habitons ce pavillon, commençait-il. Or dans les premiers jours de notre installation, quand je cherchais une idée, j'interrogeais le ciel. Je n'apercevais pas le ciel, mais je voyais la maison d'en face, et, à la fenêtre que je vous ai indiquée, je distinguais deux mains qui se livraient ensemble à ce mouvement monotone d'aiguille que vous venez de remarquer.

—Tout d'abord, je n'y fis pas grande attention, mais à force de voir tout les jours, à toute heure, ces deux mains infatigables travaillant sans relâche, je m'intéressai à elles.

—Pendant quatre ans, je les vis sans cesse ; puis, un jour je n'en vis plus qu'une.

—Je m'informai près du concierge, et j'appris que cette chambre unique était habitée par deux ouvrières, la mère et la fille et qu'en ce moment la mère était gravement malade.

—Pendant six semaines, je distinguai la même petite main blanche et fine, celle de la fille, travaillant avec la même activité, disparaissant de temps à autre pour donner des soins à sa mère, et reparaissant pour reprendre son ouvrage.

—Un beau jour je ne vis plus du tout de mains à cette fenêtre. J'eus peur.

—Je courus aux renseignements, j'appris que la mère avait été à deux doigts de la mort, qu'elle était sauvée depuis huit jours, qu'elle était même sur pieds, mais que la fille avait disparu.

—En effet, au bout de quelques jours, je revis une main à la fenêtre, une seule, celle de la mère. Je ne m'y trompais pas : à la longue j'avais fini par les distinguer l'une de l'autre à première vue.

—Elle travaillait, mais non plus avec cette ardeur que je lui avais connue. Il y avait de la tristesse et de l'abattement dans la lenteur avec laquelle elle maniait l'aiguille.

—Pendant quinze mois, cette main continua seule son œuvre silencieuse, mais il y a deux mois environ, je reconnus l'autre, celle de la fille. Seulement, elle me parut plus blanche qu'autrefois. En outre, comme c'était vers le milieu de septembre et que nos fenêtres étaient ouvertes, il me sembla entendre sortir de cette chambre des vagissements d'enfant.

—Je m'enquis du nouveau et j'appris qu'en effet la fille était revenue auprès de sa mère avec un enfant.

—Depuis ce jour-là les deux mains reprurent avec plus

d'acharnement que jamais leur mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce que, il y a huit jours, je n'en distinguai plus qu'une : celle de la mère.

— La jeune fille l'avait-elle quittée de nouveau ? C'est ce que j'entreprends de savoir. J'interrogeai le concierge avec plus de soin que je ne l'aurais fait jusqu'ici, et grâce aux vérités dont il entremêla ses calomnies, voici la triste histoire que je construisis. Si je suis certain de ne m'être pas trompé, c'est que cette histoire n'est ni longue ni nouvelle.

— Mme veuve Dorval—elle doit être veuve, car elle est toujours habillée de noir—demeure depuis six ans dans cette maison.

— D'après sa manière de vivre, il y a eu lieu de supposer qu'elle avait quelques économies en venant ici.

— Sa fille paraissait âgée de douze ou treize ans.

— Toutes deux se mirent courageusement à la besogne, mais comme le travail de deux femmes suffit rarement à leurs besoins, il est probable que leurs ressources étaient épuisées lorsque, il y a quatre ans, Mme Dorval tomba dangereusement malade.

— Il fallait payer le médecin, acheter des médicaments, la jeune fille y parvint.

— Comment ? C'est facile à comprendre. Elle était belle, elle écouta, sans doute, pour sauver sa mère, les propositions d'un don Juan qui spécula sur leur détresse, et la mère fut guérie.

— Dès qu'elle fut complètement rétablie, sa fille disparut probablement avec son séducteur.

— L'épousa-t-il, ne l'épousa-t-il pas ? Je l'ignore, mais je croirais volontiers qu'il l'abandonna, puisque, depuis deux mois, c'est-à-dire moins d'un an et demi après sa disparition, la fille est revenue chez sa mère avec son enfant et qu'elles ont repris ensemble leur dur labeur avec une bouche de plus à nourrir que par le passé.

La mère d'Adrien joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ces infortunes amoncelées.

— Oh ! ne vous hâtez pas de trop condamner cette pauvre fille, dit Raymond. Elle est coupable sans doute, mais combien d'autres le sont qui n'ont pas la moindre excuse. D'ailleurs, vous allez voir que le châtement a suivi de près la faute.

— Complètement abandonnée par son séducteur, mais si complètement qu'il la laissa sans argent, puisqu'il vit sans doute dans l'orgie et les plaisirs. Elle fut obligée de vendre peu à peu tout ce qu'elle possédait jusqu'aux pièces du chetif mobilier qui n'étaient pas absolument indispensables.

— Aujourd'hui, après avoir lutté nuit et jour pour vaincre la misère, la fille est malade d'épuisement, la mère est excédée de fatigue et l'enfant meurt littéralement de faim.

— Mais il faut y courir ! s'écria la bonne dame. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

Adrien sourit joyeusement.

— Je m'attendais à ce reproche, dit-elle en serrant dans les siennes les mains de sa mère ; mais je n'ai su qu'hier tous les détails de ce douloureux récit.

— En outre, il m'a semblé que ces malheureuses étaient dans une position qui demande de grands ménagements. À voir le courage qu'elles ont déployé depuis six années, il est certain qu'elles repousseraient fièrement l'aumône maladroite du premier venu. Je vous aurais évité cette peine si j'avais cru qu'un homme surtout pût intervenir utilement en pareil cas ; mais j'ai jugé qu'il fallait toute la délicatesse d'une femme, et d'une femme comme vous, pour faire accepter à cette pauvre famille les secours que réclame impérieusement son état.

— Tu as raison, mon enfant, dit la mère d'Adrien. Tu as bien fait de compter sur moi.

Et elle se leva.

— Vous y allez, demanda l'artiste.

— A l'instant.

— Tenez, reprit Adrien en fouillant dans son porte-monnaie, voici deux louis pour fournir au plus pressé...

— Non, garde ton argent, j'en ai... se défendit la bonne dame.

— Ah ! j'en ai bien plus que vous ! répondit Adrien. Mes trois tableaux sont vendus.

— Vraiment ?

— Je te le jure, j'en toucherai le prix demain.

— Ah ! que je suis heureuse ! s'écria la mère tout épanouie. Elle prit dans ses mains la tête de son fils et l'embrassa avec effusion.

Elle sortit de l'atelier avec un empressement qu'on n'aurait pas attendu de son grand âge.

Adrien l'accompagna jusqu'à la porte, la suivit des yeux, lui vit traverser la cour et s'engager dans l'escalier de la maison.

Arrivée au quatrième étage, elle frappa à la porte que son fils lui avait désignée.

— Entrez ! dit une voix affaiblie.

La bonne dame entra.

Un spectacle douloureux frappa ses regards.

La chambre dans laquelle elle pénétra était assez grande. Dans chacune des encoignures faisant face à l'unique fenêtre se trouvaient deux lits dont les pieds se touchaient : l'un en noyer, l'autre en fer.

Le premier, beaucoup plus large et un peu mieux garni, était probablement celui de la mère, mais la jeune malade y était couchée pour le moment.

Le second était une petite couchette de fer. Une pailleuse, un matelas presque aussi mince qu'une lame de couteau, un traversin aplati composaient la literie.

Un enfant pâle et chétif y reposait.

Du reste la chambre était irréprochablement propre.

— Madame Dorval ? demanda la mère d'Adrien.

— C'est moi, madame, répondit une femme de trente-huit ans environ, au teint jaune, aux traits fatigués.

— Je ne sais si vous me connaissez, madame, je suis une de vos voisines.

— En effet, madame, il me semble vous avoir déjà vue.

— Je suis Mme Robert, j'habite avec mon fils le petit pavillon qui est situé au fond de la cour...

— Eh bien ! madame, à quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite ?

— Vous êtes couturière, je crois ? interrogea Mme Robert.

— Nous faisons un peu de tout, madame, du linge... de la confection...

— Cela se trouve à merveille, se hâta de dire la mère d'Adrien, j'aurais des chemises à vous commander.

— Mon Dieu !... balbutia Mme Dorval ; en tout autre moment votre proposition nous comblerait de joie, mais en ce moment il nous serait impossible de l'accepter. Vous le voyez, ma fille est mala, mon petit-fils est très souffrant...

— Est-ce donc bien grave ?

— J'espère que non, madame.

— Qu'a dit le médecin ?

Mme Dorval rougit jusqu'aux oreilles, mais elle s'efforça de sourire.

— Nous n'avons pas encore jugé à propos de le faire venir, répondit-elle.

— Vous avez eu tort, madame. C'est que, sans doute, vous n'en connaissez aucun.

— C'est vrai, dit Mme Dorval en baissant les yeux.

— Alors, permettez-moi de vous envoyer le mien. C'est un homme fort habile et fort discret en qui vous pouvez avoir toute confiance.

À ces mots, Mme Robert se dirigea vers le lit de la jeune fille dont elle prit la main.

— Mais elle a une fièvre terrible, cette jeune femme ! s'écria-t-elle.

— Oui... un peu... bégaya Mme Dorval.

Puis la mère d'Adrien s'approcha du lit de fer sur lequel était couché l'enfant.

— Et ce petit être, demanda-t-elle, qui le nourrit ?

— C'est sa mère.

—Comment ! dans l'état où elle est !

—Oh ! nous lui donnons un peu de lait de temps en temps.

—Mais cet enfant meurt de faim, madame ! s'écria la bonne dame. Vous n'avez pas le droit de le laisser périr ainsi ! Il fallait faire appel à la charité de vos amis...

A ce mot de charité, Mme Dorval se redressa fièrement.

—Nous ne demandons la charité à personne, madame, dit-elle avec noblesse.

—Et c'est justement ce que je vous reproche, répliqua Mme Robert. Je suis mère comme vous. C'est à ce titre que je me permets d'accuser votre cruauté. Quoi ! vous voyez mourir sous vos yeux votre fille et votre petit-fils, et vous avez peur de vous adresser à un ami !

Mme Dorval courba la tête.

—Hélas ! soupira-t-elle, nous n'avons pas d'amis, madame !

—Vous êtes donc veuve ?

—Oui, madame.

—Depuis longtemps ?

—Depuis dix ans, sanglota Mme Dorval en se couvrant le visage de ses deux mains.

—Et votre fille ?

Elle releva la tête. Un éclair de haine de colère brilla dans ses yeux, mais s'éteignit presque aussitôt.

—Ma fille est veuve aussi, répondit-elle d'une voix sourde.

—C'est égal, reprit doucement la mère d'Adrien, il ne faut pas désespérer. Avec l'ouvrage que je vous fournirai, vous pourrez déjà vous tirer de ce mauvais pas.

—Mais, madame, je ne suis pas en état de le faire, gémit la veuve.

—Oui, je sais. Vous êtes un peu fatiguée vous-même. N'importe, prenez votre temps, je ne suis pas pressée. Demain je vous apporterai un modèle et de la toile. En attendant, veuillez toujours accepter ce léger acompte sur le prix de votre travail.

En même temps Mme Robert posa sur le bord de la table les deux louis que lui avait donnés son fils.

La veuve rougit et les repoussa.

—Non, madame, dit-elle, non. Je ne les ai pas gagnés, je ne peux pas... je ne dois pas.

La mère d'Adrien lui prit la main et la mena au milieu de la pièce ; puis, lui montrant les murs nus de la chambre glacée :

—Mais, malheureuse, fit-elle, que voulez-vous donc vendre encore ?

Tout à coup, elle s'arrêta, les yeux fixés avec une véritable stupéfaction sur le fusil qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à son arrivée.

La veuve saisit ce regard au passage et se détourna avec embarras.

Mme Robert s'en aperçut, mais elle voulait avoir l'explication de cette singularité. En effet, que faisait là, inutilement accroché à la muraille, ce fusil, dans une chambre habitée par deux femmes seules ?

—Et cette arme ? dit-elle. Que comptez-vous en faire ? Pourquoi ne l'avoir pas vendue plutôt que tout autre meuble ? car vous deviez avoir ici un ou deux fauteuils, une commode, un secrétaire...

—C'est vrai, madame, car nous avions tout cela, soupira la veuve.

—Alors pourquoi avez-vous gardé de préférence ce fusil qui paraît avoir une certaine valeur ?

—Un mot vous expliquera tout, madame. Cette arme est l'unique souvenir qui me reste de mon mari !

—Ah ! je comprends... fit la mère d'Adrien qui devint subitement triste.

—Ce fusil-là vaut au moins cinq cent francs, reprit la veuve avec une nuance d'orgueil.

—Je conçois que vous vous en sépariez avec peine, mais si vous ne vouliez pas vous en défaire, vous auriez pu du moins le mettre en gage.

—Je l'ai essayé, madame, mais le prix qu'on m'en a offert était insignifiant. Encore ne voulait-on pas s'engager à me le garder plus d'un an. Et à quels intérêts, grand Dieu ! Plus de trente pour cent !

—Eh bien ! écoutez, proposa Mme Robert : mon fils Adrien est grand amateurs d'armes de toute sorte. Il viendra demain examiner ce fusil. Voulez-vous le lui permettre ?

—Ai-je rien à vous refuser, madame, quand votre bonté ?...

—De grâce ! ne parlons pas de cela, interrompit la mère de l'artiste, et hâtez-vous de sortir de votre horrible position. Dans une demi-heure, mon médecin sera ici.

—Mais, madame...

—Pas d'observation ni défense stérile. Il s'agit pour vous de sauver vos deux enfants. Avec l'argent que je vous laisse, vous irez chercher les médicaments qui vous seront ordonnés, du bois pour chauffer ce poêle, tout ce dont vous aurez besoin, en un mot.

—Encore une fois, madame, il m'est impossible d'accepter... Mme Dorval s'arrêta. Sa fille venait de pousser un gémissement douloureux.

—Vous n'entendez donc pas le rôle de votre enfant ! s'écria Mme Robert. Vous avez donc plus de fierté que d'entrailles ! La veuve, accablée, se laissa tomber sur une chaise. Elle était vaincue.

—Demain je viendrai vous apporter le modèle et la toile que je vous ai annoncés ; mon fils m'accompagnera. Peut-être trouverons-nous un moyen de tout concilier.

Le lendemain, Adrien et sa mère arrivèrent en même temps.

Après s'être informés de ce qui avait été fait et s'être assurés que les prescriptions du docteur étaient suivies à la lettre, Mme Robert se tourna vers la veuve.

—Voici mon fils que je vous présente, lui dit-elle. Il a une proposition à vous faire qui, je l'espère, vous sourira.

L'artiste s'approcha du mur et décrocha le fusil, dont il fit jouer les batteries.

—C'est un fusil de Paris, dit-il, après l'avoir examiné. Il a dû coûter mille francs au bas mot ; il en vaut donc au moins cinq cents pour un amateur.

—Oui, monsieur, fit la veuve. Il a été fabriqué chez Devisme avec des canons de Léopold Bernard.

Adrien regarda Mme Dorval avec un peu de surprise. Il fallait que cette femme eût une certaine expérience des armes à feu pour citer les noms qu'elle venait de prononcer et savoir qu'ils avaient une valeur réelle ?

—Votre mari était grand chasseur ? demanda-t-il.

La veuve baissa les yeux et rougit.

—Oui, monsieur... balbutia-t-elle.

—Et vous tenez essentiellement à conserver cette arme ?

—J'aurais beaucoup de peine à m'en séparer.

—Qu'à cela ne tienne, ma chère dame, je crois que nous pourrions nous entendre.

—De quelle façon ? fit la veuve étonnée.

—J'ai quelquefois occasion de chasser, dit Adrien, et je n'y vais jamais parce que je n'ai pas de fusil.

—Ainsi, hier encore, je refusais à mon ami de Coissy de l'accompagner chez le comte d'Olligny...

Ces noms, prononcés par hasard dans cette chambre, produisirent un effet foudroyant.

La fille, qui, de son lit, ne perdait pas un mot de la conversation, se souleva comme nue par un ressort ; la mère porta la main à son cœur et chancela.

—Qu'avez-vous donc ? interrogea l'artiste confondu. Est-ce le nom de mon ami de Coissy ou celui de M. d'Olligny qui vous met toutes deux en révolution ?

—Ni l'un ni l'autre, répondit la veuve avec rudesse. Je ne les connais pas.

Le ton péremptoire sur lequel elle avait prononcé ces paroles indiquait clairement qu'un de ces deux noms lui était, au contraire, parfaitement connu, mais qu'elle désirait éviter toute question à cet égard.

Adrien tint à lui faire voir qu'il l'avait devinée.

—Ne craignez rien, se hâta-t-il d'ajouter. Je ne serai pas indiscret. Donc, revenons à ce fusil. Vous avez dit hier à ma mère qu'il valait cinq cents francs au moins.

—Je l'ai dit en effet.

—Eh bien ! ja vais vous remettre à l'instant les cinq cents francs auxquels vous l'avez estimé vous-même, et je m'engage à vous le rendre contre pareille somme le jour où vous viendrez me le réclamer. Non pas dans un an, mais dans dix ans, dans vingt ans, si je suis encore de ce monde.

—Vous, mon brave monsieur ! vous feriez cela pour moi ? s'écria la veuve que la joie faisait trembler.

—Je m'y engage d'honneur, madame. Je n'y mets qu'une condition...

—Laquelle ?

—C'est qu'il me sera permis de m'en servir dans les rares occasions qui pourront se présenter.

—N'est-ce que cela ? fit la veuve. Ah ! monsieur, tant qu'il vous plaira. C'est la vie que vous nous rendez ! Comment reconnaître tant de générosité ? Car je ne me fais pas illusion, ce n'est pas pour votre plaisir que vous faites un pareil sacrifice, c'est pour nous obliger, c'est pour colorer votre bienfait d'un motif plausible, pour ne pas humilier notre détresse. Ah ! soyez béni, monsieur, et vous, madame ! Si vous saviez quel plaisir cela fait de rencontrer encore de bonnes âmes, de grands cœurs !... Il y a si longtemps que je n'en ai...

Incapable d'aller plus loin, tant les larmes inondaient ses joues, tant les sanglots étouffaient sa voix, Mme Dorval se laissa tomber à genoux et prit dans les siennes les mains de Mme Robert et de son fils.

Ils s'empressèrent de la relever, de la calmer. Ce déluge de pleurs qui se faisait jour tout à coup, presque sans raison ap-

parente, cette humilité qui succédait sans transition à la fierté de la vieille, touchèrent profondément l'artiste et sa mère.

Décidément, ils avaient été bien inspirés. C'était à une infortune véritable et dignement supportée qu'ils venaient en aide.

Epuisée par la fièvre, la fille de Mme Dorval ne disait rien, mais elle avait joint les mains en une muette action de grâces.

Mme Robert et l'artiste se retirèrent, heureux de la bonne œuvre qu'ils avaient accomplie.

Adrien avait mis en bandouillère le fusil qu'il venait d'acquérir.

—Qu'est-ce que je vais faire de cela ? se demanda-t-il dès qu'il fut arrivé dans son atelier.

Tout à coup il se frappa le front, comme illuminé d'une idée subite.

—Au fait ! dit-il, pourquoi n'irais-je pas chez ce comte avec Gustave ? Il a raison, de Coissy ! Mieux vaudrait pour moi quitter Paris, fuir cette chère image qui me poursuit... Allons ! essayons de ce moyen...

Et sur-le-champ, écrivit :

" Mon cher Gustave,

" J'ai changé d'idée. Viens me prendre demain matin, je pars avec toi. Je serai prêt."

Il signa, mit son billet sous enveloppe et le fit jeter à la poste.

Il parcourait son atelier à pas lents.

—Oui, murmurait-il, c'est cela. D'ailleurs, il faut que je trouve... Est-ce de Coissy, est-ce le comte que ces femmes connaissent ? Oh ! je le saurai !...

FIN

L'ÉPISODE QUI FAIT SUITE A POUR TITRE

L'ARME RÉVÉLATRICE

LA
BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 135

MONTREAL

NUMEROS PARUS
VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abime
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Volvurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux regards
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margard
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane

AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande ouverture du printemps — Hautes Nouveautés en Garnitures de Maison

TAPIS

Tapis Velours à \$1.25

Tapis Brussels à \$1.00

Tapis Bahmoral à 75c

Tapis Tapestry à 30c

Tapis Corde à 30c

LA MAISON OU L'ON PEUT ACHETER A BON MARCHÉ

PRELARTS

Meilleurs Prélarts Anglais

Meilleurs Prélarts Américains

Meilleurs Prélarts Canadiens

Prélarts de 20c la verge carré

RIDEAUX

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE RIDEAUX ENCORE VU EN CETTE VILLE

Rideaux en Soie

Rideaux en Dentelles

Rideaux en Nette

Rideaux en Guipure

TOUT AU PLUS BAS PRIX

Une visite paiera amplement ceux qui désirent achetés.

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

PRÈS DE LA RUE MCGILL.

CASTOR-FLUID

On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille. — HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LA MUSE POPULAIRE

CHANSONNIER NOTÉ

(Volume relié de 500 pages)

comprenant 108 romances et chansons et 31 chansonnettes et chansons comiques.

Prix, \$1.00.

En envoyant ce montant au bureau de ce journal vous recevrez le volume par le retour de la malle.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES publiées par M.M. J. LESSARD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'économie, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses. L'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 19 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers Nos. parus.

LORGE & CIE

21—RUE SAINT-LAURENT—21

MONTREAL

La réputation de la maison LORGE & CIE est établie depuis longtemps. Partout où elle a exposé elle a enlevé les premiers prix dans tous les genres dans lesquels elle a concouru.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin à se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Chapeaux de soie et de feutre, de toutes saisons. Bonnets de fourrures en tous genres et fourrures diverses.

Les personnes qui désirent avoir des articles de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser à la maison

LORGE & CIE, 21 Rue St-Laurent.